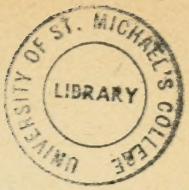
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01940296 5

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/carminasacr00leca



CARMINA SACRA

DU MÊME AUTEUR

—

POÈMES. . . . . 1 vol

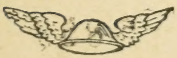
Sister Mary Agnes

LOUIS LE CARDONNEL

—

Carmina sacra

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXX

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Neuf exemplaires sur japon impérial,
huit exemplaires sur chine,
trente-deux exemplaires sur hollande,
tous numérotés.

5,854

CHANTS D'OMBRIE ET DE TOSCANE

Venit feraces itali soli ad glebas
Visum superba cognitas urbes fama
Virosque doctæque indolem iuventutis.

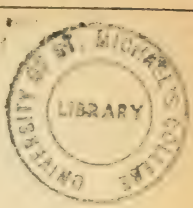
MILTON.

AU PRINTEMPS D'ASSISE

A Henry Mœller.

C'est ta victoire, un peu tardive, que j'attends,
Printemps d'Assise, pur entre tous les printemps.
Lève-toi dans ta grâce : unis à l'air limpide
Le chant de ta clarté, frémissante et candide.
Bien que l'hiver encor lutte avant de mourir,
Voici, pour t'admirer, les étrangers venir.
Sois-leur hospitalier : fais au seuil des églises,
Autour d'eux se jouer tes rayons et tes brises.
Que les verts oliviers, le ciel, la terre, l'eau,
Tout leur parle à la fois du grand *Poverello* !

Dis-leur ces mots charmants d'espoir que tu sais dire
A l'âme, en lui versant ton lumineux sourire.
Ravis-les : et pour eux, si leur cœur tourmenté
Cherche la Vérité divine et sa beauté,
Parmi l'enchantement de ta beauté qui passe,
Sois, ô printemps d'Assise, un printemps de la Grâce.



PRÈS DU CLOÎTRE

A Norbert Mersanne.

Près du cloître où la vigne est blonde de lumière,
Oublieux du cruel passé qui fut le mien,
J'abandonne, en priant, mon âme tout entière
Aux attraits de ce beau printemps italien.

Dans mon ravissement je crois marcher à peine :
Je sens comme bondir la terre sous mes pieds.
Ce matin, dans la claire église franciscaine,
J'ai compris le bonheur des cœurs sacrifiés.

La jeunesse du monde, en sa candeur divine,
Emplit autour de moi l'air brûlant et vermeil :
Une autre adolescence éclôt dans ma poitrine,
Et je voudrais livrer ma poitrine au soleil.

J'ai respiré l'esprit de l'insensé d'Assise,
Tenant, même aux oiseaux, des discours ingénus.
Dans l'ardeur qui m'exalte à la fois et me brise,
Je rêve de partir, sanglant, et les pieds nus.

Apôtre, que Jésus secrètement prépare,
Pour qu'il porte la paix à ses frères humains,
Au-devant de celui qui souffre ou qui s'égare,
Je répandrais mon cœur à travers les chemins.

Je serais le semeur d'immortelle espérance,
Dont l'hymne vibrant monte avec l'aube du jour :
Et, saintement joyeux, même dans la souffrance,
J'irais, mon Dieu, j'irais vers l'extatique amour.

SAINT FRANÇOIS A LA CIGALE

A Charles Le Goffic.

Le poudroyant Midi, de sa clarté précise,
Découpe les coteaux silencieux d'Assise ;
L'alouette, sans voix, se cache dans le blé;
L'air, où rien ne frémit, sent le myrte brûlé.
C'est l'heure morne où, seule, une cigale crie :
C'est l'implacable été sur l'immobile Ombrie.

A ses frères, ayant ordonné le sommeil,
Pour entonner encore un cantique au soleil,

François, le fou divin, s'en va, les mains ouvertes.
Les pins l'ont appelé sous leurs aiguilles vertes :
Il sourit doucement d'un sourire du ciel;
Et, comme s'il venait, ainsi qu'Ézéchiel,
De contempler l'ardeur des flamboyantes Roues,
Il tressaille, et l'on voit une flamme à ses joues.

L'Esprit l'a ressaisi : voici qu'il va chanter,
Car son cœur est trop plein pour ne pas éclater.
O toi, dit-il, ô toi, stridente dès l'aurore,
Harmonieuse enfant, créature sonore
Que bercent les grands pins dans leur chaude épaisseur.
Musicienne d'or, que je nomme ma sœur,
O cigale, en vigueur allègre, qui t'égale?
Vibrante, crépitante, exultante cigale,
Ta voix infatigable est l'hymne de midi :
Et, t'écoutant crier, mon cœur rouge a bondi,
Bénissant la lumière illimitée et blanche,
Qui, royale, du sein du Roi des Rois s'épanche.

Pauvrette, comme toi nous allons, l'âme en feu,
Insoucieux de tout, fors de bien louer Dieu.

La Nature nous voit, dans notre zèle agile,
Pleins du tressaillement sacré de l'Évangile,
Des sandales aux pieds, passer le long des champs :
Chanteuse, comme toi nous ne sommes que chants.
Mais avec les beaux jours, fille de la lumière,
O cigale d'été, tu mourras tout entière,
Tandis que nous, tournés vers l'immuable jour,
Nous trouverons qu'il fait clair et chaud dans l'Amour.
Ainsi nous connaîtrons la vie harmonieuse,
Jusqu'à l'heure où la Mort s'en viendra, gracieuse.
O bons frères Mineurs, dira-t-elle, venez;
Soyez entre mes bras comme des nouveau-nés :
J'ai la clef des jardins de la Joie infinie,
C'est par moi que, sans fin, au Christ on communie.
Vite ! vous danserez, autour du firmament,
Une danse d'amour sempiternellement.
Lui-même, le Seigneur, présidera la fête :
Car c'est le Coryphée et l'éternel Poète.
Son cœur est comme un luth pour sa divinité,
Et le ciel vibre au chant de son Humanité.

Telle nous parlera la bonne Mort candide...

Et nous, les yeux fixés sur la paix du splendide
Azur, sentant les jours terrestres révolus,
Nous mourrons du trépas radieux des Élus.
Jésus, nous ayant fait grande miséricorde,
Tous, à son luth vivant nous serons une corde.
A la gloire du Père, il tirera de nous,
Dans les éternités, des sons perçants et doux :
Et nous jubilerons, et nous battrons des ailes,
Dans l'immortel Été cigales immortelles !

Il dit, et se découvre en silence le sein,
Car son cœur brûle. Alors, s'envolant d'un vieux pin,
La cigale, tandis qu'il se pâme, extatique,
Vient chanter sur le cœur du Père séraphique.

AU LAC DE TRASIMÈNE

A *Alfred Vallette.*

Que le printemps sourie aux flancs de tes coteaux,
Ou que le bel été rayonne sur tes eaux :
Dans la paix du matin, comme aux heures pensives
Du soir, qui fait rentrer les barques vers tes rives;
Sous l'écume mêlée à ton profond saphir,
Tu me sembles, ô lac, rouler un souvenir.
Quelle image te hante à jamais, Trasimène ?
Est-ce Annibal, vainqueur de la force romaine;
Et te rappelles-tu combien de soldats morts
Rougirent de leur sang tes vagues et tes bords ?

Non : une radieuse, une pure mémoire
Bannit ces visions de défaite et de gloire.
François vint dans ton île un jour. Ah ! Séraphin !
Il aurait souhaité d'y demeurer sans fin.
Les élans de son âme émurent ton silence :
Tu connus son extase et vis sa pénitence.
Au sable du rivage il mouilla ses pieds nus :
Puis soudain il partit, tu ne le revis plus...
Son zèle l'emportait, l'apôtre ardent et tendre,
Et, magnanime, avant de mourir sur la cendre,
Il voulait, dans l'Église et dans l'humanité,
Répandre les ferments de sa fraternité.
Mais tu n'as pas en vain reflété son visage :
Un rayon de son nimbe est sur toi, d'âge en âge.
C'est lui que vient chercher ici le voyageur :
Car les siècles séduits courent à son odeur.
Tes brises, de lui seul encor sont parfumées ;
Et tes ondes toujours en resteront charmées.

ASSISIUM

I

A Gabriel Faure.

O ville où le passé gravement se prolonge,
Et qui sembles dormir sous son fardeau pesant :
S'il est d'autres cités pour éveiller le songe,
Toi tu parles au cœur d'un plus profond accent.

Bien des jours ont coulé depuis que, solitaire,
Je parcours, pèlerin qui ne s'en irait plus,
Tes chemins dont la paix conseille de se taire,
Dans l'oubli des désirs et des soins superflus.

Devant tes horizons, toujours mélancoliques,
Même quand le matin les remplit de clarté,
L'âme peut s'attarder à ses propres reliques
Et comparer le Temps avec l'Éternité.

Parfois, lointain rappel d'un monde qui s'enfièvre,
Et continue un bruit que j'ai trouvé trop vain,
Du bord de tes sentiers, où va broutant la chèvre,
Je vois passer là-bas, sous sa fumée, un train.

Qu'il ne me tente pas d'inutiles voyages !
Il suffit, calme Assise, à ton hôte pensif,
D'admirer tes coteaux pleins d'oliviers sauvages,
Que çà et là domine, obscur et sobre, un if.

Je le sais bien, tous ceux dont le rêve est frivole,
Et qui n'entendent pas la voix de tes vieux murs :
Prompts toujours à l'ennui, t'appellent nécropole.
Pour ton repos ces cœurs ne sont pas assez mûrs.

Garde-moi, garde-moi parmi tes sépultures,
Et tes anciens palais, l'hiver en proie aux vents.
Car je suis incliné, par ce temps plein d'injures,
A préférer les morts, chère Assise, aux vivants !

II

A Georges Le Cardonnel.

Dans ce jour qui finit comme tous les beaux jours,
Tandis que de grands bœufs, aux fronts cornus et lourds,
S'en reviennent, suivis par leur pâtre tranquille,
Le poète, tout seul, retourne vers la ville.
Mais avant que son pas ait rejoint les maisons,
Il égare sa vue aux lointains horizons.
Il laisse sa pensée errer, lente et sereine,
Des collines sans fin à l'idyllique plaine.
Sous la lumière d'or de l'astre qui descend,
Son esprit s'élargit : il sourit au passant.
Il regarde, le long du sentier qui serpente,
Les calmes oliviers grimper de pente en pente.

Il a tout oublié des maux longtemps soufferts :
Son âme est rayonnante ainsi que l'Univers.
Pour l'élever plus haut que toi-même, ô Nature,
Tu lui parles au cœur, de ta voix grave et pure.
Devant cet orbe en feu, disparaissant là-bas,
Il rêve d'un soleil qui ne se couche pas :
Et doucement, avant que la clarté ne meure,
Il bénit et l'espace et la saison et l'heure.

LE VENT DANS LA NUIT

A Corrado Zacchetti.

Après l'égarement d'une course féconde,
Mes yeux sur le couchant se fermaient éblouis.
Pourtant ses jours si purs, que la lumière inonde,
Ne valent pas les soirs de ce divin pays.

Je me suis incliné vers l'ombre inspiratrice
Elle comble de paix le creux du val dormant.
Nul souvenir amer, plus rien qui me meurtrisse.
Je sens mon cœur léger palpiter doucement.

Je m'abreuve à ce lait, qui de l'éther ruisselle :
Cette nuit, c'est la nuit que j'aime, avec son goût
De nectar, son odeur d'ambroisie immortelle...
Mais voici que le vent s'est levé tout à coup !

Dans l'incessant retour d'une éternelle fuite,
Je l'entends qui gémit, puis qui semble parler :
D'un souffle impétueux, on dirait qu'il agite
Les astres glorieux, et qu'il les fait trembler.

O vent sombre, emplissant d'une angoisse soudaine
Cet horizon désert, par tes ailes battu,
Toi qui vas des sommets endormis à la plaine,
De ta voix fatidique, ô vent, que me dis-tu ?

Fendant l'air de ton vol indomptable et sonore,
Et faisant retentir dans mon âme des glas,
Parles-tu, vent cruel, de m'emporter encore
Vers quelque ciel lointain que je ne connais pas ?

O vent mélancolique, ô vent plein de mystère,
Qui troubles cette nuit le silence étoilé,
Laisse-moi, laisse-moi, car c'est ici la terre,
Où je veux longtemps vivre, et mourir consolé.

JOUR DE PLUIE

A Fernand Hayward.

Hier le grand soleil, dans sa gloire emportait
La troupe légère des Heures;
Hier un chant sonore et spontané montait
De mes cordes intérieures.

Elles disaient l'éclat de l'éther rayonnant:
L'Inspiration descendue,
Ardente, avec un son d'ailes d'or! Maintenant
Mon âme est froide, détendue.

O nuages cruels, nuages dont le poids
Pluvieux opprime nos têtes,
Le chanteur qui, par vous, est demeuré sans voix,
Se plaint du mal que vous lui faites.

Ah ! vienne brusquement, ah ! vienne véhément
Le vent ! Que sa course affolée,
Comme un grand aigle fou, batte le firmament,
Noir sur la muette vallée.

Tel je parle, cherchant longuement du regard
Un peu d'azur libre et limpide;
Puis détournant mes yeux de l'espace blafard :
Et tandis que, stérile, vide,

Le jour aux pieds de plomb s'éloigne lentement,
Avec tristesse, en vain, j'épie
Dans tes fibres l'éveil d'un seul frémissement,
O profonde lyre assoupie !

LA LAMPE

A D. Gregorio Frangipani.

Ce moine est seul gardien de son vieux monastère,
Qui domine la plaine aux souriants lointains.
Je regarde sa face ardente et volontaire :
Il est bien l'héritier des grands Bénédictins.

Dans ses veines le sang d'aïeux illustres coule.
Son front ample me dit son rayonnant cerveau ;
Il a l'horreur du bruit et de l'aveugle foule ;
Il n'a pas foi beaucoup dans notre Age nouveau.

Ensemble, devisant de doctrines mystiques,
Nous allons par le calme et profond corridor,
Où le soleil d'été, sur le pavé de briques,
De place en place pose une sandale d'or.

Vous, dit-il, qui venez chercher la solitude,
Qu'elle vous soit propice, à l'abri de ces murs.
Moi je me suis fait d'elle une chère habitude,
Car les contacts humains sont trop souvent impurs.

L'Œuvre que vous rêvez aura plus de puissance,
Venant ainsi du fond de l'ombre et du secret :
Les nuits y verseront de leur magnificence;
Le mystère du cloître y mettra son attrait.

Les yeux toujours plongés dans la paix des espaces,
D'ici vous parlerez, d'un accent solennel,
Non aux passants du siècle, épris des biens fugaces,
Non à l'homme d'un jour, mais à l'homme éternel.

Voici, voici la chambre où, pour vous, les journées,
Longtemps pourront couler avec enchantement,
Toutes, de poésie et de science ornées.
Vous y verrez les soirs tomber pieusement.

Mais prenez cette lampe ancienne, où l'huile brûle
Avec lenteur, ainsi qu'à celles du Lieu saint :
Je vais vous laisser seul devant le crépuscule,
En face de ces monts où le soleil s'éteint...

Je demeure charmé des paroles de l'hôte.
L'horizon m'apparaît, suave, indéfini ;
Je contemple la chambre : elle est sévère et haute ;
Une Madone y songe, en un tableau jauni.

Le circulaire vol des hirondelles crie,
Pour saluer encor l'azur décoloré.
L'ombre a noyé déjà la plaine de l'Ombrie,
Et cet asile heureux, longuement désiré.

Préside à mes travaux, lampe bénédictine,
Docte lampe, amicale aux moines d'autrefois ;
Inspire-moi l'effort patient qui s'obstine
A scruter âprement d'hiératiques lois.

Verse une clarté pure à mes veilles ferventes.
Pleine d'une huile d'or, oh ! fidèlement luis,
Et rends-moi chaque fois plus ardemment vivantes
Ces vérités qui font resplendir les minuits.

Oui, dans la solitude où mon esprit s'exile,
Loin du monde féroce et de ses bruits menteurs,
O lampe, que jamais ta flamme ne vacille
Sous le souffle des noirs démons déprédateurs.

Tu me protégeras de leur foule haineuse,
En ces moments sacrés faits pour la vision
Où, la fenêtre ouverte à la nuit lumineuse,
Je lirai l'exaltant Songe de Scipion.

D'En-Haut il me viendra de solennels messages,
Tandis que, poursuivant mon austère dessein,
J'irai, partout puisant la doctrine des Sages,
De l'antique Boèce à Marsile Ficin.

Et, jusqu'à l'heure vague où l'aube va paraître,
Sous ta jaune clarté qui dorera mon front,
O lampe, en tressaillant, je trouverai peut-être
Quelques divins pensers dont les âmes vivront.

VERS DORÉS

A Agenore Frangipani.

En regardant, penchés tous deux à la fenêtre,
Le splendide Hespérus auprès du croissant naître,
Et la nuit envahir les monts silencieux,
Nous nous sommes remplis de la vertu des cieux
Il est temps d'allumer dans la calme demeure
Ces lampes, que ta main ranime d'heure en heure.
Tout nous délivre ici des liens du réel :
Ce jour tranquille est comme un jour surnaturel.
On dirait que l'on voit, il semble qu'on entende
La Muse s'avancer, grave, sereine et grande !

Et toi, ne sens-tu pas jusqu'à ton front monter
L'ardente émotion d'un cœur qui va chanter?
En méditant je suis ton âme qui s'éveille,
Ton âme frémissante, à mon âme pareille.
Tu chanteras : oui, c'est ton redoutable sort.
Ah ! puissent tes accents, triomphant de la mort,
Dans l'avenir unis à mes sonnantes rimes
Remplir ceux qui viendront d'impressions sublimes !
Mais il faut, d'un labeur âpre et mâle, payer
D'avance la future ivresse du laurier.
Rien de beau, rien de grand, qui ne soit difficile.
Aux rigueurs de l'art pur prête un esprit docile;
Crois-en l'aîné mûri qui, jamais, ne te ment :
Sois sévère à toi-même, et pour que, longuement,
Ton effort inspiré près du mien se soutienne,
Rapproche, Agenore, ta lampe de la mienne.

L'HEURE SACRÉE

Nous avions prolongé l'amicale veillée :
Sur les touches tes doigts avaient couru longtemps.
Je t'écoutais, la main à ma tempe appuyée :
Minuit dardait au ciel mille feux éclatants.

Mais le clavier se tut. Les choses indicibles,
Que cette heure évoquait, nous oppressaient tous deux...
Tout près, sur les rayons, dormaient de vieilles bibles ;
Des souffles inconnus passaient dans nos cheveux.

Soudain je me dressai, comme au toucher d'un Ange
Qui serait survenu silencieusement ;
Mes paroles vibraient de certitude étrange,
Ma voix sonnait avec un grave emportement.

Le flot, le flot sacré des sagesses antiques,
De mes lèvres roulait, tel un torrent d'un mont ;
Je devenais pareil aux hommes extatiques
Dont le regard voyait dans l'Au-Delà profond.

Et, comme j'avais dit, fils de la pure Essence,
La reflétant selon de multiples degrés,
Par le souffle brûlant de la toute-puissance,
Les Esprits de splendeur, ensemble proférés ;

Comme j'avais chanté ces mondes de lumière
Où la divine image éclate en décroissant,
Pour aller, dans le sein muet de la matière,
Jusqu'à n'être plus qu'ombre enfin, s'obscurcissant;

Comme j'avais dit l'âme ici-bas descendue,
Afin d'y mériter, de souffrance en effort,
La pauvre âme qui va, dans ses rêves perdue,
Et rejoint l'infini par l'Amour et la Mort ;

Comme te soulevant à la fois tous les voiles
Je t'avais éclairé cet univers obscur,
Au ciel intérieur te montrant plus d'étoiles
Qu'il n'en luisait là-haut dans le visible azur,

Palpitant, ébloui de l'éclair de ces choses,
Emporté par-delà l'éther sombrement bleu
Au sanctuaire même où s'engendrent les Causes,
Tu me crias : en toi je sens frémir un Dieu !

Cette heure, elle a passé comme toutes les heures.
Le Temps à séparer, à disperser est prompt...
Sous d'autres cieux pour toi, comme en d'autres demeur
Bien des nuits ont brillé, bien des nuits brilleront.

Tu t'en iras mûri, chargé d'expérience;
Ta fièvre de connaître avidement boira,
Pour s'y désaltérer, à l'humaine science :
Et j'aurai disparu. Mais rien n'effacera

Cette nuit où, voyant s'ouvrir tant de symboles,
Comme à travers la flamme et l'encens d'un autel,
Tu sentis tout à coup, au feu de mes paroles,
La secrète grandeur de ton être immortel.

DISTIQUES A NOVEMBRE

Novembre, dont le front penché ressemble au mien,
En traînant ton manteau de brume, tu reviens.

Tu reviens: et mon cœur, plus lourd d'un an, t'accueille,
Dans ce jardin rempli par la chute des feuilles.

Ah ! tu vas, une fois de plus, morne saison,
Amasser la pesante neige aux horizons !

Et, des coteaux flétris au vide de la plaine,
Je t'entendrai gémir tes longues cantilènes.

Et tu me glaceras de tes noirs frissons, toi
Qui fais, sur les chemins, crier les vieilles croix.

O Novembre, par qui, dans leur seizième année,
Tant de vierges s'en vont, en pleine fleur fanées :

Novembre, dont les glas, au soir de la Toussaint,
Ont longuement pleuré, pareils à des tocsins !

Je le puis maintenant savourer mieux, ton charme :
Plus que jamais mon cœur est saturé de larmes,

Car un harmonieux enfant, dont je formai
L'âme neuve, est parti, peut-être pour jamais.

Et mon âme, à ce seuil de l'hiver, est plus seule
Que ne sont, remuant la tête, les aïeules.

Or, je veux justement, Novembre, que, pour lui,
Tu m'accordes le long sommeil des lentes nuits,

Afin que, lui montrant mieux la route tracée,
Par mon calme, de loin, j'ordonne ses pensées.

Souhaitant qu'il revienne à moi, dans quelque avril,
Mûr, et le cœur vibrant de poèmes virils.

Car je le suis, là-bas, tendre comme une mère,
Moi qui l'ai dégoûté des choses éphémères...

Mais, tu n'as pas toujours, Novembre, ce front lourd ;
Tu sais nous accorder d'inoubliables jours.

On dirait que le clair Octobre se prolonge ;
On se sent entraîné sur le chemin des songes.

On trouve souriant même un Campo-Santo ;
Le chant des paysans fait vibrer les échos.

Dans l'air, dont la clarté redevient caressante,
Il flotte un souvenir de vendanges récentes...

Ces jours, où l'an qui meurt attendrit son adieu,
Ils pourront me donner des instants radieux.

Puis reviendra, battant mes fenêtres, la pluie :
Les chères visions seront toutes enfuies.

Par les champs dépouillés, par les coteaux, le vent,
De nouveau, poussera ses grands cris émouvants

Et toujours renaîtra, saintement ignorée,
Ma tristesse, et, tout seul, dans l'ennui des soirées,

Je redirai les vers de cet enfant lointain,
Dont les destins encor s'agitent incertains.

Et mon cœur désolé n'aura pour se distraire
Que l'âtre, où le feu meurt aux braises cinéraires.

A MARIANO FALCINELLI

Tandis que nous disions des vers, Falcinelli,
L'heure s'est échappée et le jour a pâli :
Le disque va tomber derrière les collines.
J'entends vibrer des sons de cloches cristallines.
« Elles semblent pleurer, là-bas, le jour mourant.
Mais tout le ciel encor demeure transparent.
Nous avons commencé le même divin rêve :
Et devant ce couchant notre amitié se lève.

A BINO BINAZZI

Binazzi, le matin est venu plus léger.
Ce monde où le poète est comme un étranger
Te sourit : laisse là tes ennuis de la veille ;
Chasse l'affreuse nuit et sois tel qu'une abeille
Qui chercherait son miel en oubliant son dard :
Remplir d'aujourd'hui, lève ton étendard.
Vois, vers le clair jardin les oiseaux nous convient :
Assise est sous nos pieds ; les cloches psalmodient.
Des enfants tout à l'heure ont accueilli nos pas,
Et je suis de ceux-là qui ne t'oppriment pas.

Je poserai mon bras sur ton bras, nos paroles
Ne s'égareront point en entretiens frivoles.
Tu me diras tes jours, ton destin traversé.
Je saurai les moments divins de ton passé,
Puis les travaux souvent payés d'ingratitude;
Je saurai ta pensive et dure solitude.
Tu me réciteras, nés longuement, tes vers.
Ah ! qu'ils t'ont consolé, bien qu'ils fussent amers !
La gloire à conquérir est rude, mais qu'importe
Que nous devions un jour forcer sa sombre porte !
Ce qui compte est d'avoir, par son âme, exalté
Des âmes ; c'est d'avoir désiré la Beauté !
Laisse tomber les jours, puisque tu les fécondes,
Laisse les soleils fuir, laisse mourir les mondes.
Je te dirai cela, peut-être, et, Binazzi,
Tu t'en iras, d'un souffle auguste ressaisi,
Et de disciples fiers une troupe serrée
Marchera sur tes pas, en Légion sacrée.

FIN D'AUTOMNE

A Pierre Ferret.

Un bel automne, encor, dans l'abîme se couche :
La vendange est finie, et l'arrière-saison,
A travers les champs nus, que bat le vent farouche,
Nous ramène attristés vers la triste maison.

Sans gloire à l'occident, lui-même le jour tombe.
Sur les coteaux blêmis pèse le firmament :
L'espace qui frissonne est froid comme une tombe ;
Tout n'est que monotone évanouissement.

Ah ! comme en leur déclin les choses sont amères !...
Dans la campagne vide, où l'Autan noir se plaint,
Nous sentons la nature et la vie éphémères :
Le pénétrant dégoût du créé nous étreint.

De sévères pensers, avec le soir descendent ;
Et toi seule, ô clarté de l'éternel Amour,
Immuable, malgré ces ombres qui s'étendent,
Tu brilles dans la mort de l'automne et du jour.

A CHARLES GUÉRIN

Ceux qui, n'étalant pas la rouge passion,
Ainsi qu'un vin brutal qu'on verse dans un verre
Grossier, ont enfermé leur pure émotion
Dans le contour serré d'une forme sévère ;

Et dont l'art délicat, sans jamais offenser
Dans notre âme le sens sacré de l'harmonie,
Avec enchantement fait rêver et penser :
Ceux-là furent doués d'un bienfaisant génie.

Au matin de la vie ils resteront aimés
Par les adolescents qu'un noble songe mène.
Ils charmeront la vierge en des soirs embaumés,
Et leur temple sera dans la mémoire humaine.

Aussi, modestement fier de l'œuvre accompli,
Au tombeau, toi qui viens si vite de descendre,
Charles Guérin, mon cœur ne craint pas que l'oubl
D'un souffle injurieux prenne et sème ta cendre.

Échos mystérieux et, tout ensemble, clairs,
D'une douleur enfin par la foi consolée,
Au murmure onduleux des ombrages, tes vers
Se mêlant, font plus grave et plus douce une allée

Leur transparence sombre a cette profondeur
Des eaux, où le feuillage, empli de ciel, se mire :
Octobre y mit sa lente et pénétrante odeur ;
On voit quelque statue, en sa mousse, y sourire.

L'émotion en nous prolonge leur accent.
Divinement, après la simple bucolique
Et les après-midi de la Bible, on y sent
Tomber le soir avec sa paix évangélique.

Et l'Amour, que la nuit ne peut pas assoupir,
L'Amour, plein du regret de sa haute patrie,
Y tend vers l'autre monde, en un brûlant soupir,
L'effort ensanglanté de son aile meurtrie.

Sans t'avoir jamais vu dans tes jours d'ici-bas,
Je te sentais une âme un peu sœur de la mienne.
Tous les deux nous allions, presque du même pas,
Entre la Muse antique et la Muse chrétienne.

Je me disais : peut-être à la fin d'un été,
Au moment lumineux où le soleil décline,
Il s'en viendra vers moi, dans la sérénité
Du couchant, réfléchi de colline en colline.

J'en verrai sur son front s'allonger la lueur.
Ce sera l'heure où tout en nous se purifie :
Il me dira son âme, il m'ouvrira son cœur,
Je saurai le secret tout entier de sa vie.

Sous le ciel, maintenant sans flamme et verdissant,
Nous enveloppera la vaste paix champêtre.
Je lui murmurerai : Quelle douceur descend !
Et je le bénirai, puisque je suis un prêtre.

Mais non, ma main n'a pas senti frémir ta main !
Ce Dieu jaloux, qui fait les brèves destinées,
T'ouvrit la grande mort, ô frère de Samain,
Compagnon, celui-là, de mes belles années.

Il partit le premier, à peine mûr encor ;
Sa forme brusquement s'effaça de la route.
Tu t'en vas après lui, chanteur au style d'or :
Vous vous étiez aimés : il t'attendait, sans doute.

Comme je l'ai pleuré, je te pleure aujourd'hui,
Tandis que le printemps mélancolique hésite,
Par un matin de brume, où nul rayon n'a lui,
Devant un indécis, devant un pâle site.

Et, pour te témoigner ma douleur, j'ai voulu,
Avant que mai charmant ait fleuri la tonnelle,
Dédier à ton nom de poète et d'élu
Cette discrète fleur, tendrement fraternelle.

STANCES A LA TOSCANE

A D. Bruno Binazzi.

En ce juillet romain, je pense à la Toscane,
Où partout monte un chœur léger d'allègres voix;
Pays où librement l'âme s'élance et plane;
Ciel, dont j'ai contemplé la beauté diaphane;
Sol divin, que mes pieds n'ont foulé qu'une fois.

Je souffrais : sa douceur endormit ma blessure
Oh ! gracieusement, comme elle m'a versé,
Avec son air subtil et sa lumière pure,
Les consolations de sa claire nature
Et les enchantements que donne son passé !

Je me suis promené, pèlerin, dans ses villes,
Qui voudraient retenir tous les chanteurs errants ;
J'ai longuement songé sur ses routes tranquilles,
Tandis que dans le soir, du haut des campaniles,
Tombaient les angélus tendres et pénétrants.

J'ai connu la Cité des fleurs, l'auguste Dôme,
Le fleuve aux quais joyeux, et ces nobles jardins
Dont le vent du matin emporte au loin l'arome :
Dante m'est apparu de loin, puissant fantôme ;
J'ai retrouvé l'odeur des temps médicéens.

La paix du Val d'Arno m'était hospitalière :
A Figline, par des matins resplendissants,
Tandis que les grands bœufs soulevaient la poussière
Je voyais les coteaux fumer dans la lumière
Ainsi que des autels couronnés par l'encens.

Au cher San Biagio, lorsque la canicule
Triomphe, j'entendais s'abattre les fléaux ;
J'écoutais, dans l'ardeur calme du crépuscule,
Se hâter quelque char fou qui tintinnabule,
Ou s'en revenir tard de sonores chevaux.

Devant moi les maisons s'ouvraient familiales :
Car j'étais, pour ces cœurs, l'aède au cœur divin.
Les repas m'attendaient, servis aux fraîches salles ;
Et vers moi se tournaient les faces cordiales,
Et les belles chansons naissaient du sombre vin.

Et puis c'étaient les soirs à la caresse immense,
Où l'âme sent une âme autour d'elle frémir :
Où, là-bas, le cyprès sur la colline pense ;
Où l'on voit, au lointain, pesante de silence,
Quelque pâle villa sur les hauteurs dormir...

Je revivrai ces jours passés en Étrurie,
Ces beaux jours, où Florence à moi se révéla ;
Et mon âme sera neuve et toute fleurie,
Car vous me sourirez, ô vous sainte Marie
Del Fiore, vous Santa Maria Novella !

Et, puisqu'il est venu, dans sa gloire solaire,
Avec ses longs travaux, le règne de l'été,
Afin d'entendre encor battre le grain sur l'aire,
Vite je m'en irai vers la campagne claire,
Au val d'Arno. C'est là que mon cœur est resté.

Près des fermes ornant de lierre leurs murailles,
Je reverrai les doux vieillards patriarcaux,
Songeurs au souvenir d'anciennes semailles ;
Et j'entendrai les chars, secouant leurs sonnailles,
S'en revenir encor dans le soir plein d'échos.

Attachés à mes pas en escortes fidèles,
A ma voix, de nouveau liés, les bruns garçons
Un moment laisseront tomber leurs ritournelles
Quand je leur parlerai des choses éternelles
Avec un doigt tendu vers les purs horizons.

Et, lorsque tout s'efface aux campagnes obscures,
De nouveau, dans l'azur sans lune et sourd des cieux,
Les constellations aux antiques figures
Allumeront pour moi, perçant d'or les ramures,
Leurs diamants vivants, palpitants, glorieux.

Harmonieusement fuira chaque journée,
Puis s'en viendra, pensive et belle, à travers champs,
L'automne, sous son poids de pampres inclinée ;
Et les derniers travaux rustiques de l'année
Me feront méditer sur la fuite du temps.

Moissons, accueillez-moi; recevez-moi, vendanges;
Ruches d'or, regorgez d'abeilles et de miel :
Que mon âme exaltée abonde en vos louanges ;
Et vous, autour de moi, pareils à des yeux d'anges
Brillez, beaux yeux toscans, pleins des douceurs du ciel

PRIMAVERA

A Eugène Hollande.

Poètes dont le nom harmonieux se grave
Peu à peu dans un ferme et reluisant airain,
Préparez la sixtine et préparez l'octave,
Pour rythmer vos transports sur un mode serein

Hier, à l'âtre en feu vos têtes appuyées
Confusément roulaient les pensers de l'hiver,
Avec l'obsession des campagnes noyées,
De la terre fangeuse et du ciel gris de fer.

Cette saison de pluie éternelle ou de neige,
Qu'éclaire seul parfois quelque triste couchant,
Elle éloignait les Sœurs, chaste et divin cortège;
Elle éteignait en vous les puissances du chant.

Vous murmuriez, saisis d'une anxieuse crainte :
Qui sait si les beaux vers naîtront de nous encor?
Et le vent désolé, poussant plus haut sa plainte,
Faisait douter du sûr retour des heures d'or.

Vos yeux voyaient là-haut, dans l'espace livide,
Les Hyades, versant leurs urnes à torrents :
Tous, vous vous débattiez dans l'angoisse et le vide,
Pleins de songes flétris et pleins d'espoirs mourants.

Vos pures visions pleuraient, belles proscrites,
Puis s'évanouissaient dans les funèbres cieux.
Mais à présent chantez, mais à présent, oh ! dites,
Dites qu'ils sont finis les longs jours pluvieux !

La terre au sein profond, que le soleil caresse,
Palpite. C'est l'éveil du jardin parfumé;
C'est le tressaillement de l'immortelle ivresse :
Avril en s'en allant sourit au nouveau Mai.

Ce mois, les cheveux lourds de ses roses nouvelles,
Ce mois qui chante, il a sur la bouche un rayon ;
Il est ceint de feuillage; à son front bat des ailes,
Comme au front de Psyché le jeune papillon.

Les collines se font joyeuses et plaisantes,
Les Heures du matin vont riant sur nos pas,
La douceur de l'azur se mire aux eaux luisantes,
Qu'étoilent de leurs fleurs les pâles nymphéas

Tout n'est que lys, muguets, narcisses, anémones;
Il flotte des chansons dans l'air musicien,
Car il a triomphé, nous tendant ses couronnes,
Le beau Printemps, aimé d'Ange Politien.

A ADOLFO DE BOSIS

Adolfo, je suis loin : mais ta sereine image
Me revient doucement.
Je te revois là-bas, sous l'accueillant ombrage
Troué de firmament.

Nous récitons des vers : les tiens d'abord si fermes,
Pleins de saine vigueur,
Les tiens, où l'Avenir fait palpiter ses germes,
Et qui viennent du cœur.

J'entends ta voix sonore, et grave et mesurée :
La belle après-midi
Se prolonge, annonçant une belle soirée ;
L'air circule, attiédi.

Autour de toi, rangés, c'est l'épouse fidèle,
Au sage et doux regard ;
C'est ta fille au front chaste, et tes enfants près d'elle ;
Puis les compagnons d'Art.

Nous sommes attentifs : nos yeux suivent ton geste ;
Et le chantant jet d'eau
Semble, tout rayonnant de la gloire céleste,
Un fluide flambeau.

Toi, tu vas déroulant quelque sixtine lente,
Ou lançant d'un seul trait
L'ode. Et le parc autour, ton parc où l'oiseau chante,
Prend des airs de forêt.

Ainsi tu m'apparus toujours, soit que rayonne
La grâce du printemps,
Soit que l'été flamboie. Et j'ai, plus que personne,
Aimé ces purs instants.

Seul, perdu dans la Ville où m'accablaient mes peines,
Où tout m'abandonna,
Je l'évoquais, au fond d'un sentier de troènes,
Ta Villa Diana.

Ah ! par toutes saisons, elle invite, elle accueille :
Elle est une oasis,
Qu'enchante encor ta voix, lorsque tombe la feuille,
Adolfo de Bosis.

Les Muses, l'hiver même, y passent sous les branches,
Leurs sandales aux pieds :
Et, calme, elle s'endort sous les étoiles blanches,
Dans un vent de lauriers.

JEUNES OMBRES

A J.-M. Bernard.

Jeunes gens d'autrefois, clos au fond d'une bière,
Vous dont les yeux s'ouvraient sans crainte à la clarté
J'épelle votre nom dans ce doux cimetière,
Au soleil tiédissant de septembre enchanté.

Un mal soudain vous prit et glaça votre sève :
C'est votre inscription qui tout bas me l'a dit ;
Et c'est tout bas aussi que je vous parle en rêve,
Pauvres enfants couchés dans votre dernier lit.

Que reste-t-il de vous dans la nuit sépulcrale?
Ces cheveux qui paraient vos têtes de vingt ans,
Que jamais une main n'effleura, nuptiale :
Et la blancheur, hélas sans bouche, de vos dents !

Mais à des visions moins sombres je m'attarde :
Oui, c'est comme si tous je vous réanimais...
Ma tendresse au miroir de l'âme vous regarde,
O jeunes disparus, lui sourire à jamais.

Ah ! quelles fleurs de songe avec vous j'ai cueillies,
Dans ce Campo-Santo réveillé par mes pas !
Je vous chéris autant que vos mères vieillies,
Qui viennent vous pleurer quand on ne les voit pas.

Je vous aurais aimés divinement comme elles,
Si vous étiez vers moi dans votre avril venus :
Et vous m'auriez été des amis si fidèles,
O chers jeunes gens morts que je n'ai pas connus.

MATIN D'OCTOBRE

A Léon Guillot.

Dans sa limpidité la lumière d'octobre,
S'épandant de l'azur, emplit l'air allégé :
Elle baigne d'un or harmonieux et sobre
Les champs où l'on a vendangé.

Hier on entendait des voix de contadines,
Qui s'unissaient au vol des derniers papillons :
Seules vont maintenant, çà et là, les gallines,
Ivres des lents rayons.

Parfois, de l'horizon où quelque clocher pointe,
A travers le feuillage aux lueurs de satin,
Arrive une rumeur de char éloigné, jointe
Au chant perdu d'un coq lointain.

Je regarde, charmé, ces glèbes qui s'étendent,
Ces arbres, par endroits à peine encor rouillés.
De mûriers en mûriers, partout les pampres pendent,
De raisins dépouillés.

Nul vent ne souffle, pas une feuille ne tombe ;
L'abeille qui s'endort ne vient plus me frôler ;
Tout songe, et sur un toit une belle palombe
Semble craindre de s'envoler.

Et dans cet air où rien ne bouge et ne respire,
Dans ce calme, si pur qu'il vous fait presque mal,
Je crois sentir vibrer, comme une grande lyre,
L'automne de cristal.

CARMEN PLATONICUM

O vous que Michel-Ange aurait prise pour Dame,
Grande initiatrice aux mystères de l'âme,
Vous avez, dans l'éclat de votre chasteté,
Je ne sais quelle grâce et quelle gravité :
Vous nous faites penser à ces heures divines
Où se lève une étoile au-dessus des collines.
Vous allez : l'harmonie accompagne vos pas;
Vous enchantez les cœurs et ne les troublez pas.
Telle, idéale encore, et pleine de décence,
A son premier matin brilla la Renaissance.

Ainsi, les yeux armés d'un tranquille pouvoir,
Avec la pureté possédant le savoir ;
Visage d'inspirée ou Muse qui médite;
Proclamant la beauté, d'une bouche érudite ;
Unissant, sous les plis de votre manteau blanc,
L'attrait de l'éloquence et le renom du sang ;
Habile à rassembler, en rapprochant les âges,
Tous les reflets du Verbe, épars chez les vieux Sages
Vous détournant avec un sublime mépris
De tout ce qui n'est pas l'effort des hauts esprits,
Vous évoquez, aux jours de l'Italie ancienne,
Une Abbesse, princesse et platonicienne.

CYPRÈS

A Paul Audra.

Dans l'aube du matin j'aime à voir s'érigeant,
Cependant que pâlit l'arc au limpide argent,

Ou dessinant là-bas sur la lune montante
Leur cime au cône noir vaguement chuchotante ;

Enveloppant de paix les discrètes villas,
Dont la blancheur sourit au milieu des lilas,

Les villas, où parmi les jardins se profile
Quelque Muse de marbre, en fantôme immobile;

Jetant leur note austère à travers la gaîté
Des vignes, dans l'ardeur vivace de l'été;

Dominant les coteaux, comme des prêtres sombres
Qui semblent convoquer le peuple entier des Ombres;

Veilleurs toujours debout aux horizons toscans,
Ennoblis par leurs fûts tristes mais élégants;

Ou versant leur nuit grave à des tombeaux célèbres,
Les hauts, les purs cyprès, sereinement funèbres.

JULIÆ VALENTIÆ AUGUSTÆ

A Victor Colomb.

O Valence au grand cœur, toi qui m'as enfanté
A ces désirs du Beau, dont je suis tourmenté,
Et qui, me nourrissant d'une chaude lumière,
Dans mon âme éveillas le rythme la première :
Si quelque gravité se marque dans ma voix,
Si j'ai l'accent latin, Mère, je te le dois.
Sous mon front, j'emportais la rumeur de ton fleuve,
Afin d'en composer ma note antique et neuve ;
J'admirais, je touchais de mes pieuses mains,
Arrachés à ton sol, tes vestiges romains.

Et, romane, j'aimais ta belle cathédrale,
Où mon enfance avait reçu l'eau baptismale,
Ton Saint-Apollinaire au porche harmonieux,
Érigeant sa tour blanche et carrée en pleins cieux...

Et pourtant, toi toujours présente à ma pensée,
Depuis sept ans déjà, Mère, je t'ai laissée !
J'ai laissé sous ta garde, au sommet du coteau,
Dans l'enclos vert, planté d'ifs sombres, le tombeau
Où ce qui fut mon père et ma mère repose :
La maison du passé pour moi resterait close
Car, la maison natale, elle n'est plus à moi...
Ma fortune a suivi la singulière loi
Qui préside au destin inquiet des poètes :
Quittez, leur dit le sort, la terre dont vous êtes,
Allez vers l'horizon !
Et moi je suis parti.
L'Italie au grand nom, tout de gloire serti,
Me tentait. J'ai couru par les côtes Ligures;
J'ai vu les flots, les flots, les flots aux fraîcheurs pures,

Dans l'infini du soir s'élancer, écumeux !
Gênes m'est apparue avec ses mille feux.
Mais l'Ombrie, endormie en son rêve tranquille,
M'invitait ; et, là-bas, cette mystique ville,
Assisi, pour toujours assise dans sa paix,
Sembla vouloir longtemps me garder à jamais.
Florence m'a tendu dans sa coupe élégante,
Sa coupe de Prêtresse et non pas de Bacchante,
Le philtre de beauté, d'un geste scuptural.
La Toscane aux cieux purs, conseilleurs d'idéal,
De sa noble lumière encore m'enveloppe;
Et si je n'ai pas vu la vive Parthénope,
Mon souhait est d'aller quelque jour y songer,
Dans l'éternel printemps, qui fleurit l'oranger.

Il me faudrait encor te dire ici, Valence,
Ce que Rome m'a dit, quand j'errais en silence,
Méditativement, du Tibre à l'Aventin.
Oui, la Ville, un peu triste, avec l'azur lointain
Des monts d'Albe, des monts de la douce Sabine,
La Ville solennelle au soleil qui s'incline,

Plus que l'hôte, j'en fus, de cœur, le citoyen !
J'y souffris : mais souffrir, pour notre âme est un bien,
Quand la souffrance en elle éveille l'énergie
Et que, de ses douleurs, elle sort élargie.

Ainsi, dans l'Italie exquise, où m'a porté
Mon lyrique destin, je suis toujours resté.
Peut-être lentement ma fosse s'y prépare :
La charmeuse, elle a fait ma veine moins avare !
Mais toi, pays natal, dis, ne verras-tu pas
L'exilé, quelque soir, reparaître, un peu las?
Oui, ne voudra-t-il pas, fatigué de voyages,
Redemander la paix ancienne à tes feuillages,
Le long du Rhône, ainsi qu'autrefois s'égarer;
Sur des tombeaux moussus, s'incliner et pleurer?
Éveiller les échos divins de Faventine,
Comme aux temps effacés de l'extase enfantine;
D'un pied redevenu léger, tout seul gravir,
Dans l'air limpide où bat l'aile du souvenir
Et tandis que rougit la mûre au bord des sentes,
Parmi des cris d'oiseaux, tes Baumes fleurissantes?

Qui répondra ? Lui-même il ignore aujourd'hui
Ce que sera demain, l'obscur demain pour lui.
Mais, dans ce lumineux exil où tout l'enchante,
Il garde, il te l'a dit, ta mémoire vivante.
Et, s'il ne revient pas, ton enfant, vers tes bords,
Embrasser les amis ou visiter les morts,
Toujours il t'enverra, dans sa tendresse émue,
Les hommages d'un cœur pieux qui te salue;
Et, partis de si loin, purs et nombreux, ses vers,
Te sembleront plus doux, te resteront plus chers.

AUX AÏEUX D'IRLANDE

A Paul Morisse

La saison est venue, où toutes nos pensées,
Comme au son éloigné de légendaires cors,
D'elles-mêmes s'en vont vers les choses passées.
Car c'est demain Novembre et la fête des Morts.

Le ciel d'où ruisselait tout à l'heure l'averse
Ne peut pas secouer ses nuages de plomb :
Arrachant aux rameaux des feuilles qu'il disperse,
Se lève par instants un vent sourd et profond.

Et moi, dans ce matin dont je sens l'atonie,
Soudain je songe à vous, mes aïeux oubliés,
Qui viviez dans les jours lointains de l'Hibernie,
Race mélodieuse et race de guerriers.

Faire pleurer la harpe ou brandir la claymore,
C'étaient vos jeux, héros vaillants, jamais cruels ;
Des Bardes vous guidaient dans le combat sonore,
Et vous vous reposiez au chant des Ménestrels.

A vos cœurs il fallait d'idéales légendes,
Près de vos lacs voilés, près de votre océan ;
Et la Foi vous dompta, quand vinrent dans vos landes,
Une croix à la main, Patrice et Colomban.

La nature parlait à vos âmes profondes :
Vous alliez l'écoutant, de son mystère épris,
Pour vous les monts, les bois, les vallons et les ondes,
Tout vivait animé d'invisibles Esprits.

A travers le brouillard qui monte des clairières,
Vous croyiez voir glisser la Fée aux longs cheveux,
Alors que, pour danser dans les hautes bruyères,
Au lever du croissant vous allumiez des feux.

Votre main, large ouverte, était toujours loyale :
Vous aviez la tendresse unie à la fierté ;
Et, dans la grande coupe, ardente et cordiale,
Vous buviez le désir de l'immortalité.

Quand cessait de rugir un moment la bataille,
Vous invoquiez l'orage et, les cheveux épars,
Vous rêviez près des rocs que l'âpre mer entaille ;
Et la glauque étendue emplissait vos regards.

La foudre vous tentait : au-dessus de vos têtes,
Des mânes de héros luttaient au firmament ;
L'éclair vous blanchissait. Puis un jour vous vous êtes
Mêlés, fier sang gaël, au rude sang normand.

Vous avez retrouvé d'abord le flot sauvage,
Dont le reflet vous fit les yeux à jamais verts :
Puis vous êtes allés avec le Moyen Age,
D'un Océan farouche à de plus douces mers.

Vous n'étiez pas de ceux dont le glaive se rouille.
Pleins de la bondissante ivresse du départ,
Vous avez convoité la Sicile et la Pouille,
Entraînés par Tancrède et par Robert Guiscard.

Peut-être vos regards virent-ils Syracuse,
Taormine, Agrigente, aux temples désolés :
Peut-être, dans le soir, un fantôme de Muse
De son long cri divin vous a de loin hélés.

Si quelqu'un d'entre vous, trop fier de sa conquête,
Pour y planter sa race est demeuré là-bas,
Les autres revenus, la grande tâche faite,
Ont, au pays natal, raconté leurs combats.

Parmi vous il en est, âmes au Christ féales,
Dont le bras musculeux a voûté les arcs lourds,
Ou lancé vers le ciel les flèches ogivales :
Salut, hommes pieux, maçons des anciens jours.

Vous aimiez les vitraux que le soir incendie,
Et dont l'ardeur s'embrase au rayon auroral ;
Et vos cœurs comprenaient la grave psalmodie
Qui monte lentement selon le Vespéral.

Oh ! qui dira la place, auprès des sanctuaires,
Où vous dormez, héros des temps évanouis ?
Vous êtes tous perdus en d'obscurs ossuaires,
Vous dont le rêve ancien m'a fait tel que je suis.

Et pourtant loin d'Irlande, aux robustes haleines
Des Alpes, mes poumons se sont d'abord ouverts ·
Je suis né dans Valence, aux mémoires romaines,
Qui voit les monts bleuir dans ses horizons clairs.

L'écho des chants venus de la belle Provence,
Aux aèdes brunis par l'éternel été,
A bercé ma jeunesse, et j'ai dès mon enfance
Connu l'enchantement de l'antique Beauté.

Mais j'hérite de vous dans ces époques grises,
Où le Doute affaiblit les cœurs les plus virils,
L'âme d'un constructeur de mystiques églises,
Le désir du voyage et l'attrait des exils

Si j'aime, en purs contours, en immuables lignes
Les marbres se dressant dans l'or des matins bleus,
J'aime aussi les grands vols nostalgiques de cygnes,
S'enfonçant dans un ciel d'automne nébuleux.

Ah ! que toujours l'espace, avec son amplitude,
M'incite à souhaiter des espaces meilleurs :
Qu'à jamais une austère et sainte inquiétude
Me fasse soupirer vers l'immortel Ailleurs.

Que mon vœu de songeur et mon vœu de poète
Jusqu'à mon dernier jour demeurent d'accorder
L'élan ardent de l'âme à la forme parfaite,
Coupe d'or d'où le vin ne doit pas déborder.

Et que, les yeux fixés sur l'Idéal, je vive,
Gardant, aïeux perdus dans un brumeux lointain,
La richesse sans fond de votre ardeur pensive,
Harmonieusement unie au goût latin.

ÉPIGRAMMES

I

Toi qui rêves d'amour, toi qui rêves de gloire,
Avant que de tenter ces périlleuses mers,
Grave cette sentence au fond de ta mémoire :
Le myrte et le laurier, tous les deux sont amers

II

Tu caressais en moi mes plus nobles chimères.
Les vers que je chantais, ta voix me les a lus :
Puis, un jour, tu m'as dit des paroles amères !
Adieu, toi qui passas, et ne reviendras plus.

POUR UNE PORTE DE BIBLIOTHÈQUE

I. m. A. Delzant.

I

Porte, défends l'accès de cet intime Louvre
A ceux qui ne vont pas, d'un noble songe épris !
Garde à jamais ce seuil du profane, et ne t'ouvre
Qu'aux loisirs des grands cœurs et des mâles esprits.

II

Heureux qui vient ici, dans la pénombre auguste
Se nourrir de silence et de recueillement ;
Ou qui peut y survivre un jour, durablement,
Dans le vélin d'un livre et dans l'airain d'un buste.

ORPHICA

A des disciples.

1905-1908.

Non sit mortale quod optes.

I

Puisqu'il fallait un guide à sa pensée ardente,
Puisqu'il te pressentait, au fond de l'inconnu,
Cet adolescent plein de Virgile et de Dante ;
Puisque tu l'attendais, et puisqu'il est venu :

Environne son cœur de saintes jalousies ;
Défends aux souffles vils même de l'effleurer.
Trouve pour lui parler des paroles choisies ;
Sois noble, sois divin, afin de l'inspirer.

Qu'il conserve en son cœur ta pieuse mémoire :
Qu'un jour il la transmette à ceux qui lui naîtront ;
Et qu'il soit ta meilleure et ta plus pure gloire,
Lorsque l'âge t'aura mis des rides au front.

II

La clarté du printemps frémit dans les feuillages :
L'azur est parsemé de molles formes blanches.
C'est un léger matin qui mêle ses nuages
Et son soleil aux branches.

Je vais par les sentiers traversés d'un rayon...
Et, tout à coup, voici que dans le vert jardin,
Où m'accompagnaient seuls et mon Dante et Platon,
M'entoure un jeune essaim...

C'est vous que j'attendais, belle troupe ingénue.
Il suffit pour trouver des chants que je vous voie ;
Ma tendresse vous est depuis longtemps connue :
Venez, ma pure joie.

Enivrés de l'éclat du matin enchanté,
Formons un groupe errant, de liens d'or uni :
Vous, recevant les dons de ma maturité,
Moi, par vous, rajeuni.

Je vous prodiguerai mon intime richesse,
Ma raison parlera la langue de la Lyre.
Afin de mieux charmer, il faut que la Sagesse
Ait un divin délire !

— Je dis, et cependant que s'élève ma voix,
Comme la voix orphique aux âges primitifs,
Sur mes pas, empressés, les yeux clairs, je les vois
Ardemment attentifs.

Si le temps qui flétrit et qui métamorphose,
Doit emporter jamais cette candeur que j'aime,
Ah ! leurs âmes du moins garderont quelque chose
Des germes que j'y sème.

Mais toi, parmi le chœur de ces adolescents,
Que ma lyrique main voudrait tous couronner,
Tu te dresses plus fier, et sur ton front je sens
De grands destins planer.

Parfois ton âme y songe, et sur ton pur visage,
Qui, déjà méditant, prend des teintes moins vives,
S'unissent doucement les grâces de ton âge,
Et les vertus pensives.

III

Toi que je mène à la lumière ;
Toi que, tremblant dans ton émoi,
J'ai choisi pour verser en toi mon âme entière,
Coule tes jours auprès de moi.

Ma vie, hélas ! fut traversée
Par toutes les grandes douleurs :
Sache y mêler enfin des fleurs ;
Bannis l'ombre, de ma pensée.

Ah ! combien il me reste à dire
Avant que tombe, abandonnée
Par mes doigts défaillants, la Lyre !
Ce sera donc ta destinée
D'inspirer celui qui t'inspire.

Tire de moi des nombres d'or,
Inentendus encor.

Oui, qu'un flot de nouvelle sève
Coure en mes veines rajeunies;
Que je commence un plus grand rêve,
Oublieux des vieilles nénies ;
Que mon vol, avec toi, m'élève
Aux éternelles harmonies;

Que ta gaîté pure et sonore
Me refasse un sang vif et beau ;
Que je rallume à ton aurore,
Plus clair qu'autrefois, mon flambeau;
Et que le feu qui me dévore,
Ne redoute pas le tombeau...

Rends sublime avant son automne
Le poète qui te couronne !

Et si, demain, s'éteint ma vie,
Pense, pense à mon âme amie !
Viens au bord de ma pierre
Tumulaire
Appuyer ta mélancolie ;
Ou pleurer longuement, comme un jeune génie
Funéraire.

IV

Fait pour laisser un jour une durable trace,
Et rêvant d'ajouter par tes efforts, bientôt,
Une grandeur nouvelle à celle de ta race,
Au moment magnifique où ton génie éclôt,

C'est plein d'espoir en toi que tout bas je te nomme.
Par de longs entretiens, tu sais que j'ai voulu
Éveiller un beau feu dans ton cœur de jeune homme
Et mettre des éclairs dans ton regard d'élu.

La fleur de ta jeunesse, épanouie, aspire
L'air vaste : devant toi le monde radieux,
Ouvrant ses horizons, est comme ton empire;
Un désir infini fait rayonner tes yeux.

Ces jours, ces jours si pleins, ils passeront trop vite!
Ainsi que le printemps se hâte vers l'été,
L'âge où la sève en nous monte et se précipite
Se précipite aussi vers la maturité.

Ton père, tes amis, et plus qu'eux tous, ta mère,
Ont peut-être rêvé doucement, mais en vain,
D'arrêter sur ton front cette grâce éphémère
Qui te pare aujourd'hui de son éclat divin.

Comme nous tu devras connaître la souffrance,
Savoir la vie amère et les hommes ingrats;
Il te faudra lutter : mais j'en ai l'assurance,
Jeune homme, tu sauras lutter, et tu vaincras.

Tu ne laisseras pas, comme tant de victimes
De nos âges, pesants de médiocrité,
S'éteindre le flambeau de tes vœux magnanimes
Au souffle obscur d'en bas, jaloux de sa clarté.

Ces Muses l'ont juré, dont la voix d'or te presse
De n'aspirer jamais à rien que d'éternel,
Et je sais les ferments de l'héroïque Grèce,
Dans tes veines roulés par le sang maternel.

Eux-mêmes, tes aïeux de Rome et de Sicile,
Te conjurent, du fond de leur sacré tombeau,
De porter haut tes pas, loin du chemin facile,
Jusqu'aux sources du Vrai, jusqu'aux sources du Beau

Ces fontaines, mon doigt aussi te les indique :
Tendrement inquiet, par l'âme je te suis ;
Je pénètre ton cœur d'un regard prophétique,
Je vois les rêves fiers qui traversent tes nuits.

Dans son océan noir, quand le sommeil te roule,
N'entends-tu pas, avec des rumeurs d'ouragan,
A tes pieds s'agiter une confuse foule,
Que tu domptes soudain par un geste éloquent ?

D'élans virils et purs tes aurores sont pleines :
Sur le clavier tes mains voltigent sans repos;
Tu te plais à chanter des strophes tyrtéennes,
Et ton sein, par instants, s'enfle comme les flots.

Ah ! merveilleux élans d'une âme neuve encore !
Elle peut s'en aller de sentier en sentier ;
Rien ne contentera l'ardeur qui la dévore :
A cette soif sublime il faut le Ciel entier...

heure est charmante et grave, où je te dis ces choses..
Le cœur trop frémissant pour pouvoir m'endormir,
Dans l'ombre, qu'embaumait l'été chargé de roses,
Cette nuit j'ai cru voir ton étoile frémir.

C'est Florence, là-bas, qui maintenant t'appelle ;
C'est Bologne la docte, asile aimé des Lois ;
C'est toute l'Italie indiciblement belle,
Qui voudrait attirer ta chère âme à la fois.

Sois fier d'être un des fils de cette auguste terre,
Dont les siècles n'ont pas épuisé les trésors ;
Nourris pour elle un culte ardent, fidèle, austère ;
Recueille en ton esprit l'esprit de ses grands Morts.

J'ai rêvé de laisser ma dépouille à ses rives,
Mais si le sort, demain, m'en éloigne à jamais,
Garde le souvenir des saisons fugitives
Où l'Aîné, qui t'aima, fut sûr que tu l'aimais.

Pense à lui longuement dans tes heures obscures,
Et, ranimant ton âme à son souffle lointain,
Fort de son espérance et selon ses augures,
Sans orgueil, mais sans peur, marche vers ton destin.

V

Ami, c'est la charmante et la molle saison,
Où l'on mêle le songe avec les causeries :
Déjà le bel été brandit ses clairs tisons
Sur la forêt fleurie.

A travers les rameaux, vois-tu brûler l'air bleu ?
Ah ! comme le soleil flambe dans les clairières !
Viens reposer sur l'herbe, enfant aux nobles yeux,
Ta tête ardente et fière.

Mets ta main dans ma main : et dis-moi longuement,
De ta voix où je sens trembler toute ta fièvre,
Si c'est l'ambition des vulgaires amants
Qui fait frémir tes lèvres.

Non, de plus grands désirs je te sens agité :
La céleste fureur anime tes prunelles;
Tu voudrais posséder les terrestres beautés
Dans leur forme éternelle.

Toi qui n'étais qu'un faible adolescent hier,
Maintenant, dans ton âme, il s'élève un murmure,
Plus grand et plus profond que la rumeur des mers
Roulant dans les nuit pures.

Mâle enfant, tu seras poète aussi : j'en crois
Ce regard qui s'élance et cette ardeur confuse ;
Et je vois t'emporter dans l'Éther avec moi
Le vol divin des Muses.

VI

Tu crains d'être de ceux qui, dans la fleur de l'âge,
Les yeux resplendissants, le cœur de rêves plein,
A peine à leurs aînés laissèrent une page,
Et sont morts, en gardant des trésors dans leur sein.

Ils n'ont pas connu même une amère victoire.
Seuls quelques-uns, parfois, encor les nommeront ;
A moins qu'une élégie, en vers dignes de gloire,
N'apprenne aux temps futurs la beauté de leur front.

Tu vois ton Ombre unie à ces légères Ombres,
Dans un jardin funèbre aux languissants parfums,
Et moi, qui suis l'ami surtout des heures sombres,
D'un geste conjurant ces songes importuns.

Puisque pour travailler à quelque œuvre immortelle,
Les jours les mieux remplis toujours semblent trop courts,
Enfant de mes espoirs, sur toi mon âme appelle,
Par ses ardents désirs, l'abondance des jours.

Mais, si tu dois demain, médiocre, stérile,
T'en aller confondu dans le vulgaire épais,
Toi, né sur le rivage où vint mourir Virgile,
Dans un bonheur sans flamme ayant trouvé la paix,

Que ton dernier soupir à tes vingt ans s'exhale
Avant que l'âpre vie ose te déflorer,
Pour qu'en moi conservant ton image idéale,
Avec des pleurs divins je puisse te pleurer.

VII

Ce jour a des tiédeurs qu'on dirait aprilines .
Sous un vivant soleil, les fuyantes collines
Se dessinent, au loin, dans leur voile léger :
La Nature, au printemps semble déjà songer.
Les oliviers, gardant la paix dans leur feuillage,
Ont fini d'essuyer les gouttes de l'orage.
Tout me parle de toi parmi cette douceur :
J'y sens battre, lointain, mais proche aussi, ton cœur.
Pour quelque temps, tu vis dans la Cité bruyante.
Ah ! que, du moins, ton âme, harmonieuse, y chante

Et que rien, par le vent de notre âge apporté,
N'y détruise ta force, en tuant ta fierté...
Reviens me consoler quand finira l'automne :
Tes livres sont ici ; les miens, je te les donne !
Nous aurons un hiver tranquille et radieux :
Ces poètes anciens, qui ne sont jamais vieux,
Nous charmeront avec leurs graves mélodies;
J'admirerai l'essor de tes ailes grandies.
La tempête pourra, sous le noir firmament,
Ménade sans repos errer confusément.
Nous n'écouterons pas ses plaintes affolées
Retentir dans l'horreur profonde des vallées;
Nous mêlerons nos cœurs, nos extases, nos voix,
Tu boiras à la coupe idéale où je bois.
Alors un plus beau feu luira sous ta paupière;
Tu penseras toucher aux portes de lumière,
Tu croiras t'élancer, jeune aigle, d'un vol prompt
Et, prophétiquement, tes yeux entreverront,
Là-bas, ainsi qu'un ciel dont s'écarte la brume
L'Avenir, où ton Astre auprès du mien s'allume.

VIII

O toi, qui m'apparus sous de limpides cieux,
Dans ton adolescence ingénue et ravie,
Toi, qui vins consoler mon esprit anxieux
En mêlant la fraîcheur de ta vie à ma vie,

A cause des chemins, ensemble traversés,
Alors que le printemps riait dans les ramures :
Pour les moments présents, pour les instants passés,
Sois béni ; sois béni pour les heures futures.

Est-il rien de plus beau dans ce qui prend le cœur,
Et rien de plus suave au cœur que le front d'ange,
Le front orphique et blanc d'un tout jeune chanteur;
Qu'un chanteur plus âgé laure de sa louange?

O fils harmonieux des pays du soleil,
Enflammé de l'espoir des seuls divins trophées,
Dans ta jeunesse pure, enlacée au sommeil,
Tu murmures encor des rimes étouffées...

Ah! nos jours ne sont pas propices à tes chants!
Tout idéal se meurt, au cœur même des femmes :
L'Aède est conspué par les hommes méchants;
On rit des grands desseins, on rit des saintes flammes!

Que sera l'Avenir?... Mais que t'importe à toi!
Dans ces abjections, tu marches, magnifique;
Tu gardes le trésor de ta lyrique foi,
Car tu veux conquérir la couronne Delphique.

Prix de puissants efforts, prix de mâles sueurs,
La couronne immortelle, enfin qu'elle te ceigne !...
Mais il faut l'acheter avec bien des douleurs :
Vois le sommeil s'enfuir, médite, souffre et saigne.

Et, pour qu'un jour l'éther justicier et profond,
Vainement blasphémé par les foules athées,
Te reçoive, gravis le sentier rude, où vont,
Près du Génie en pleurs, les Vertus insultées

IX

Si de vagues accords dans ton âme bruissent,
Fixe-les bien, de peur qu'ils ne s'évanouissent.

L'air subtil du matin est propice à tes vers :
Marche, en les modulant, sous les platanes verts.

Nos têtes le matin sont clairement sonores :
Et c'est l'heure, pour toi, des fraîches métaphores.

Mais le temps fuit : midi nous menace. Bientôt
Le soleil dardera ses rayons de plus haut.

Et puis triomphera, conseillant la paresse :
Sans haleines de miel, sans légère caresse,

Incendiant les cieux, tarissant à la fois
Les chants dans notre cœur, les sources dans les bois

Desséchant le gazon et le feuillage tendre,
L'Été, qui brûle tout, de son aride cendre.

X

L'Amitié dans ce monde apporte tous les biens
Quand, marchant de concert avec la Poésie,
Et mêlant son nectar à l'auguste ambroisie,
Elle charme deux cœurs, aux bords italiens.

Tels nous étant trouvés : toi dans ton ardeur vierge,
Moi déjà mûr; ornés des poétiques dons,
Sur le beau luth, qu'ensemble encor nous accordons,
Tu fis sonner l'accent, par qui ton nom émerge.

Un destin bienheureux a voulu nous lier.
Je fus sur ton chemin celui qui vous révèle
A vous-même, et vous laisse une empreinte éternelle.
Je t'ai marqué d'un sceau : tu ne peux m'oublier !

Mon âme a fait frémir en toi l'âme divine,
Quand je t'ai rencontré parmi les jeunes gens;
Et, le premier de tous, j'ai deviné les chants,
Oui dormaient, inconnus dans ta fière poitrine

IX

C'est toi que je voudrais, toi mon fils, toi mon frère,
Pour m'assister un jour dans l'angoisse dernière;
Oui, toi qui m'as chéri, qui m'as compris : toi seul,
Afin de me plier dans l'austère linceul;
Puis, tandis que plus rien, cœur et chair, ne palpite,
Quand, timide, au sortir de son corps, l'âme hésite,
Oui, seul je te voudrais, penché dans l'ombre, et là.
Parlant bas à celui qui, jadis, te parla,
L'hiver, près du foyer aux cordiales flammes,
De ce mystère où vont, après la mort, les âmes,

Me dire : je viendrai sur ta tombe, attends-moi.
La nuit, sans te remplir d'un solennel effroi,
S'épaissirait; ta main allumerait, discrètes,
Ces lampes qui brillaient dans nos soirs de poètes
Tu sentirais, parmi le silence profond,
Que mon esprit ailé t'écoute et te répond.
Mon visage, oublieux des horreurs du long râle,
Sourirait, inondé de sérénité pâle;
Tu me murmurerais : ami, je me souviens;
Sois heureux : à mon tour je romprai mes liens;
Dans ton repos j'aspire, ô mon maître, à te suivre...
La nuit s'écoulerait; tu prendrais quelque livre,
Et, de ta voix d'antan, de ta plus tendre voix,
Tu me dirais des vers, lus ensemble, autrefois.

XII

ULTIMA VERBA

A Francesco Mosca.

I

O jeunes gens, espoir de l'antique Ausonie,
— Si vous me pardonnez ce langage un peu vieux —
Héritiers et gardiens de son divin génie;
Vous qui lui referez des jours prestigieux.

Je vous ouvre en ces vers ma veine généreuse,
Ardente à s'épancher, d'un flot égal et plein;
Par un matin d'été de la Toscane heureuse,
Au rythme des fléaux qui séparent le grain.

Accueillez, accueillez cette voix amicale !
Elle mêle sa note aux souffles infinis
De la Nature, au cri strident de la cigale :
Oui, recueillez ma voix, ô disciples bénis.

Vous le savez, mon âme est fidèle et vous porte :
En moi je vous sens tous unis, fils dispersés ;
Et j'embrasse avec vous, dans ma tendresse forte,
Vos frères qui viendront, et vos frères passés.

II

Ici mes souvenirs sont plus fervents encore,
Sous le rayonnement prolongé des soleils.
Ce juillet embrasé, qui féconde et dévore,
Il met de son ardeur dans mes mâles conseils.

Ne vous étonnez pas si, tout vibrant d'oracles,
Devant les épis d'or, l'éternel firmament,
Les horizons, remplis de glorieux spectacles,
Ce poème parfois sonne auguralement.

III

Enfants, tous vous l'ont dit, votre patrie est belle.
Elle garde pour nous les trésors du grand Art :
Les peuples transportés s'inclinent devant elle;
Elle enchante le monde avec son clair nectar.

Gracieuse à jamais, elle est, encor, robuste :
C'est d'un geste vaillant qu'elle tend son flambeau;
Et quand un lutteur las touche sa terre auguste,
Il se lève plus fier, il ressurgit plus beau.

Elle a le don heureux des paroles chantantes :
Qui l'a vue une fois ne peut pas l'oublier ;
On rêve de ses nuits doucement éclatantes,
Que parfume une odeur de rose et de laurier.

Moi, dans chacun de vous je trouve un jeune frère.
Combien de nos héros, dans vos champs, endormis !
Nos deux sangs ont mêlé leur pourpre vive et fière;
Et vous me souriez. ô radieux amis.

IV

Il est vrai que l'espace aujourd'hui nous sépare ;
Mais contre mon amour l'espace est impuissant.
Vous accourez encore au son de ma cithare :
Je vous parle au milieu d'un éternel présent.

Vous vous serrez autour de moi pour mieux m'entendre.
Comme hier votre voix va répondre à ma voix,
Car vous la trouvez noble, harmonieuse et tendre :
Elle a fait bondir l'âme, en vos seins, tant de fois.

Reconnaissant j'ai dit : ô Ciel tu me les donnes !
Vous apportiez la joie au chanteur opprimé ;
Et si quelqu'un jamais m'a tressé des couronnes,
N'est-ce pas l'un de vous que j'ai beaucoup aimé ?

J'ai su les partager, vos ardeurs inquiètes :
Mon présent qui décroît cherchait votre avenir.
Un grand cœur maternel est dans les vrais poètes :
Quand vous étiez amers je n'ai pas pu dormir.

V

)ue vous veniez d'Ombrie ou veniez de Sicile,
lus sévères ou plus allégrement joyeux :
vec vous j'ai plané loin d'un temps imbécile.
Ion génie expirant reprit flamme à vos yeux.

lûrissez, puisqu'enfin toute jeunesse passe;
aites revivre en vous les aïeux immortels ;
ransmettez à des fils la beauté de la race ;
onservez les foyers et gardez les autels.

VI

outant de vous revoir dans ma vie incertaine,
ai murmuré : sans doute, il en doit être ainsi;
ai crié : vous dont l'œstre a réveillé ma veine,
u revoir dans la joie éternelle, et merci !

Votre mémoire en moi demeurera, féconde ;
Pour m'exalter le cœur je vous évoquerai...
Tels étaient mes adieux. Mais déjà dans ce monde
Quelque chose me dit que je vous reverrai.....

VII

J'irai : je parcourrai la belle Péninsule,
Vous cherchant, dans l'espoir du cordial accueil.
Quand le matin flamboie ou quand l'occident brûle
Vous me verrez soudain aborder votre seuil.

Puissé-je y retrouver l'ancienne tendresse !
Oui, que je ne sois pas devenu l'étranger,
Et qu'un de vous encore, en souriant, me tresse
La couronne, et me tende un vin sobre et léger.

VIII

insi j'apparaîtrai dans les hautes Abruzzes;
ans Naples, la chantante, et Torre del Greco:
ays où le soir d'or est plein de cornemuses,
ù l'on entend sonner des flûtes dans l'écho.

e me promènerai par la grecque Apulie;
ar la Sardaigne ardente au vent chargé de sel:
e saurai la douceur et la mélancolie
es lacs Lombards, qui sont comme un fluide ciel

t, partout, acclamant le pèlerin lyrique,
'entoureront, restés à mon âme tous chers,
es fils, les héritiers de l'Ausonie antique,
rave et pure Sybille, assise entre deux mers!

IX

Nos entretiens seront poétiques et sages.
Heureux si quelque brise erre en de longs cyprès,
Si le souffle du large effleure nos visages,
Si de sonores flots viennent mourir tout près...

C'est l'espoir que je berce en moi lorsque je veille,
Et qui, dans mon sommeil, me hante, rêve ardent;
L'espoir qui me poursuit et me chante à l'oreille.
Gardez mon souvenir, amis, en attendant

Vivez pieux. Pour moi saluez votre mère,
Puisqu'elle vous forma sur ses chastes genoux;
Et, parmi les hasards qui font la vie amère,
Entendez dans la nuit mon cœur battre pour vous

XIII

DERNIER CHANT D'ORPHÉE

A Ernest Raynaua.

I

Pâle et seul, dans les plis de sa longue tunique,
Envahi par l'austère image du trépas,
Va lentement Orphée, à l'âme prophétique,
Se parlant tout bas.

Il regarde, au-dessus des cimes sourcilleuses,
Les constellations se lever dans le soir.
Le vent parfois émeut les profondes yeuses
D'un murmure noir.

Et lui, prochain martyr promis aux Bacchanales,
D'abord sur les gazons, tel qu'une Ombre marchant
Il s'arrête, et, levant ses mains sacerdotales,
Il chante ce chant.

II

Astres qui scintillez et soleils invisibles :
Abîmes de lumière, ô formidables cieux;
Vous qui, dardant vers nous vos feux inextinguibles,
Tournez radieux.

Sommets dominateurs de la farouche Thrace,
Que la grande nuit voit, énormes, reculés,
Verser votre épouvante au voyageur qui passe :
O monts étoilés.

Sapins, sombres sapins, tout bruissants de sève,
Et par moments grondants, pareils aux grandes eaux ;
Cavernes enfantant, comme du fond d'un rêve,
D'étranges cristaux.

Fatidique Laurier, tronc caverneux du chêne,
Dont la tête murmure au-dessus des ravins ;
Terre aux germes cachés, vieille Nature pleine
De secrets divins.

Fleuves prodigieux, ô vénérables fleuves,
Qui, vous précipitant d'un indomptable cours,
Emportez vers les mers des ondes toujours neuves :
Antiques toujours.

Adieu. Nature, adieu, de l'astre d'or à l'antre.
Adieu : car détesté pour son trop fier dédain,
Ce prêtre qui t'aimait, et fut ton premier chantre,
Va mourir demain !

Et l'Hèbre, dont les yeux des étoiles s'éprennent,
Roulera dans ses flots mélancoliquement,
Avec sa tête blême, aux longs cheveux qui traînent,
Son gémissement.

III

Venez, vous, maintenant ; je vous attends, Bacchantes,
Venez toutes, frappant sur vos tambourins fous.
Venez briser la lyre aux cordes éloquentes,
Qui charmait les loups

Que votre chœur hurlant des bois sorte et m'attaque !
Moi, Poète, à vos coups saintement dévoué,
Il me tarde d'ouïr le tumulte orgiaque
De vos Évohé.

Sur moi fondez, ouvrez la mortelle blessure
A ce flanc qui, pour vous, n'aura jamais battu ;
Bacchantes, accablez de votre rage impure
L'Aède abattu.

Que ma sève, arrachée à mes chastes artères,
Aille sur vous rougir la peau des léopards.
Toutes, disputez-vous, implacables panthères,
Mes membres épars.

Jouez avec mon cœur brûlant, jusqu'à l'aurore :
Voyez-le se crisper sous vos ongles ardents ;
Jetez-lui votre bave, et, s'il le faut encore,
Mettez-y vos dents.

Mangez ma chair, buvez mon sang, profanatrices,
Et puissent longuement, ô filles de l'Enfer,
En vous purifiant, vous combler de délices,
Mon sang et ma chair !

IV

Ainsi vous calmerez votre haine sauvage,
Cependant que mon âme, élancée en plein ciel,
Verra les Bienheureux lui tendre le breuvage
Immatériel.

Celle dont vous étiez férocement jalouses,
La fidèle Eurydice, aux regards éclatants,
Aura pour moi là-haut, fleur des saintes Épouses,
D'immortels vingt ans.

Le clair scintillement des larges auréoles
Jettera sa lumière à l'entour de nos fronts :
Tels que deux vivants lys, rapprochant leurs corolles,
Nous resplendirons....

V

Mais vous, qu'à votre tour vont battre les tempêtes,
Amants de l'éternelle et divine Beauté,
A présent je vous parle, ô sanglotants poètes,
Ma postérité !

Avant de s'en aller l'Ancêtre vous salue.
En des âges méchants, pleins d'amour, vous viendrez,
Sonneurs de lyre, enfants sacrés, phalange élue,
Jeunes Inspirés.

Un monde, injurieux aux semeurs de lumière,
Un monde ténébreux vous lancera l'affront ;
Les âmes seulement éprises de matière
Vous déchireront.

Que si, dans les horreurs d'une rouge curée,
On ne met pas un jour votre corps en lambeaux ;
Si vous n'expirez pas, la gorge lacérée
De coups de couteaux,

Lorsque votre âme, en proie au souffle qui l'inspire,
A des mortels impurs dira ses visions,
Il vous faudra porter, ineffable martyre,
Leurs dérisions.

Dévorez ce sarcasme, affrontez cette rage !
Lui-même — car je vois les siècles s'entr'ouvrir —
Au milieu des clameurs dont un peuple l'outrage,
Un Dieu doit mourir.

Dressé sur un gibet vers les farouches nues,
Et poussant jusqu'au ciel sa défaillante voix,
Il a le front percé par des ronces aiguës,
Et les bras en croix.

Mais des Élus sans nombre, altérés de supplices,
A la lutte invités par ce divin lutteur,
Suivront, dans le sentier des âpres sacrifices,
L'Initiateur.

Vierges, adolescents, qu'à sa palme il appelle,
Sous le fer qui déchire et sous le feu qui mord,
Dépouilleront pour lui l'existence mortelle,
Ivres de sa mort !

Souffrez donc, ô chanteurs : c'est la future gloire.
Dites-vous qu'une fois disparus, seulement,
Par vos chants vous vaincrez l'ingratitude noire,
Au rauque aboiement ;

Que, frappé par l'éclair, votre front s'illumine;
Que la Justice vient, de son pas sûr et lent;
Et que, dans la splendeur sans ombre, se termine
Le chemin sanglant.

ÉLÉGIES CHRÉTIENNES

A l'abbé Hector Reynaud.

IN OBITUM
CAMILLÆ VIRGINIS CHRISTIANÆ

O la plus chaste fleur des guirlandes chrétiennes,
Nulles vertus, jamais, n'effaceront les tiennes,
Camilla, par nos mains couchée en ce tombeau :
Aussi tu refleuris au printemps le plus beau.
Toi, qu'un époux charmant n'aura pas couronnée,
Comme toi virginal, des roses d'hyménée,
La Mort, t'illuminant encor de sa pâleur,
Doucement te mena vers un époux meilleur.
Dans la divine paix tu ris, fille innocente,
Et nous, près du foyer, nous te pleurons absente.

Nous réchauffions notre âme à ta seule beauté,
Et, puisque tu partis, rien ne nous est resté.
Ah! puissent nos deux corps tremblants, bientôt descend
Vers ces lieux souterrains où la chair devient cendre
Et notre âme, emportée aux cieux où tu l'attends.
Habiter, près de toi, les parvis éclatants!
Mais, si le saint Pasteur, maître des destinées,
Dans ce séjour d'exil attarde nos années,
Si nous devons, courbés et traînant notre deuil,
Te regretter longtemps, ô notre saint orgueil,
Pense que nous t'avons préparée au Baptême,
Et qu'ainsi tu nous dois ta volupté suprême.
Ne va pas, t'enivrant d'un bonheur oublieux:
Du côté de la terre incline encor tes yeux.
Visite-nous parfois, forme muette et blanche;
Que vers nous un visage, en souriant, se penche:
Le tien, aux profondeurs du sommeil entrevu;
Presse un peu sur ton sein nos fronts, de ton bras nu.
Apparais à ton père, apparais à ta mère!
Ainsi tu nous rendras l'absence moins amère;
Et tu pourras, faisant moins lourds nos pas errants,
Consoler, Camilla, tes douloureux parents.

A L'ENFANT SIMPLICIUS

O cher enfant, qui vas près de Dieu nous attendre,
Pieux Simplicius : toi qui nous fus donné,
Puis, en hâte repris, dans un âge si tendre ;
Pour le dernier repos nous t'avons couronné.

Il t'aima, le Pasteur, car méprisant nos larmes,
Il t'épargna la vie et ses soucis cuisants,
Et, t'en ayant laissé connaître les seuls charmes,
Te cueillit dans l'éclat de tes chastes quinze ans.

Entouré de lumière, auprès des Vierges pures,
Loin du mal, et des bruits de ce monde orageux,
Dans ta candeur, exempte à jamais de blessures,
Sur des gazons divins tu poursuivras tes jeux.

Tu n'auras pas grandi pour les noces mortelles :
Tu n'échangeras pas de présents ni d'anneau ;
Mais des Anges charmants, t'éventant de leurs ailes,
T'emmènent avec eux aux noces de l'Agneau.

Pourtant, Simplicius, vois quelle est notre peine ;
Bienheureux, prends pitié de la douleur des tiens :
Invisible, et frôlant nos fronts de ton haleine,
Au foyer déserté, discrètement reviens.

Et, dans le doux sommeil, quand notre corps repose,
Parfume-nous un peu des aromes du ciel,
Ame de saint enfant, nouvellement éclose,
Comme une fleur vivante, au Jardin éternel.

POUR DES ÉPOUX

Sous la pierre tombale, où vos deux noms s'épellent,
O bienheureux époux, que vos cendres se mêlent,
Comme se sont mêlés autrefois vos serments,
Comme se sont mêlés vos purs embrassements.
Vous avez possédé la force qui procrée :
Votre vie a coulé, pleine, égale, sacrée.
Les fils, mûris déjà, qui vous furent donnés,
Ne dégénèrent pas du sang dont ils sont nés.
Que les printemps sur vous ramènent leur verdure;
Que les puissants étés vous bercent d'un murmure.

Qu'importe si la tombe, au fond de son hiver,
Inflige le suprême opprobre à votre chair !
Vous ressusciterez... mais, pour l'apothéose,
Avant que votre corps, plus beau se recompose,
Époux sanctifiés, par l'âme enlacez-vous,
Ensemble réunis à l'éternel Époux.

POUR UNE SAINTE VEUVE

Prompte à suivre le Christ au milieu des épreuves,
Et, faisant resplendir partout sa charité,
Celle qui va dormir parmi les saintes Veuves
A mérité de voir l'éternelle Cité.

Accueillante aux passants, hospitalière aux prêtres,
Oublieuse du faste et de l'orgueil romains,
Elle a rendu plus grand le nom de ses ancêtres,
Alors qu'elle soignait les pauvres, de ses mains.

O Martyrs qui l'avez noblement devancée,
O Vierges, qu'à l'autel le Pontife voila :
En cortège, portant la palme balancée,
Sur le seuil éclatant des cieux, recevez-la.

Et vous, pour qui la chair, la lourde chair encore,
Opaque au gré de l'âme, est comme un mur épais,
En attendant de voir le jour céleste éclore,
Enviez, ô vivants, sa bienheureuse paix.

POUR UN ÉVÊQUE MARTYR

Les Diacres ont crié : défendez l'Hiérarque !
Vain appel : imbécile et craignant son monarque,
La foule fuit... l'Évêque est tombé sur l'autel...
Maintenant le soir vient, taciturne, un soir tel
Qu'il le faut à ce jour d'horreur et de massacre.
Mais l'âme du martyr, que sa mort encor sacre,
S'envole aux cieux conquis, d'un vol impétueux !
Reposez du repos promis aux vertueux,
Saint Pasteur : cette mort vous en étiez avide..
Tout dort ; et, par l'église où s'élargit le vide,
Flotte seule, dans l'air de mystère chargé,
La douce odeur du sang d'un Pontife égorgé.

A SAINT ÉPHREM

Par milliers les printemps, les étés par milliers,
Ont fait rire leurs fleurs dans les oasis calmes;
Et les palmiers ombreux, chéris des chameliers,
Ont plus de mille fois renouvelé leurs palmes.

Interminablement, sur le grand désert las,
Les soleils ont versé leur flamme et leur tristesse;
Tout est mort, et l'obscur Syrien ne sait pas
Qu'il foule dans Orfa la poussière d'Édesse.

Le prestige n'est plus, des illustres cités :
Un souvenir confus, que nous gardons à peine
A peine le renom de sites enchantés...
L'oubli s'est accroupi sur l'antique Osroène.

Mais toi, sublime Éphrem, à l'œil étincelant,
Digne témoin du Verbe aux pays de l'aurore,
Irradié d'extase, et de pleurs ruisselant,
Sous ton vêtement blanc tu resplendis encore !

Avec sa poésie, où reviendra toujours
Se rafraîchir la soif des grands cœurs ascétiques,
Ton éloquence, tel un fleuve au large cours,
A poussé jusqu'à nous ses flots parénétiques.

Salut Colonne d'or, salut Ange de feu,
Qui, dans les saints combats guides les solitaires,
Ou qui, dans la nuée, enivré de ton Dieu,
D'un accent triomphal chantes les Saints Mystères !

Toi que parmi l'encens, au moment solennel,
Où s'immole pour nous la Victime sacrée,
Fit près de lui venir, aux marches de l'autel,
Le sévère et puissant Docteur de Césarée;

Ascète qui, sans peur d'éveiller leur courroux,
Caressais les lions d'une main familière,
Et, quand ils appuyaient leur mufle à tes genoux,
Regardais la rosée humecter leur crinière.

Ah ! contemplant le lys du jardin des Élus,
La blanche Miriam, qu'on appelle Marie,
Ton cœur a des élans que tu ne contiens plus,
Et tu te meurs d'amour, colombe de Syrie

Puis, à l'heure où, là-haut, commence le concert
Des astres merveilleux, que le Dieu vivant règle,
Ému par le silence embrasé du désert,
Dans l'éclatante nuit tu pousses un cri d'aigle !

Lyre aux mille frissons, harpe de l'Orient,
Cithare, pour les doigts de l'Esprit toujours prête,
Apôtre qui mêlais, combattant et priant,
Les langueurs de la vierge aux ardeurs du prophète,

Éphrem, obtiens pour nous la tendresse du cœur,
La grâce de lever vers le Christ des mains pures,
La douceur qui rayonne et l'austère vigueur,
Le don de pénétrer au fond des Écritures.

Fais que, dans le silence et l'adoration,
Un jour notre âme monte, au contact de ton âme,
A des sommets brûlants de Contemplation,
A travers l'oliban et parmi le cinname.

Ruche d'or, livre-nous le véritable miel ;
Dattier chargé de fruits, donne sans fin tes dattes
Aux pèlerins lassés, en marche vers le Ciel ;
Remplis-nous de transports, vin mêlé d'aromates !

Mais, puisqu'il faut encor moins nous ceindre de fleurs
Que prier et gémir en de saintes alarmes,
Pour que nous y mêlions amèrement nos pleurs,
Saint Éphrem, ouvre-nous tes fontaines de larmes.

MÉDITATIONS ET CANTIQUES

A Georges Dumesnil.

VIRGINI MATRI

O Sagesse créée, en qui l'autre se mire,
O Vierge, dont le nom murmuré sent la myrrhe,
Tu n'as pas écarté le bras qui me défend ;
Et voici bien des jours que je suis ton enfant.
Au berceau, mon destin fut mis sous tes auspices :
Pour ton Fils je combats dans les saintes milices.
Je lutte par la voix, Prêtre, Apôtre, Chanteur :
Dans mon âme répands le souffle inspirateur.
Fais, par tes soins jaloux, ma douce providence,
Qu'en moi cessent tout mal et toute discordance ;

Sous ton manteau sacré, loin des corruptions,
Nourris la pureté de mes conceptions.
Temple vivant de Dieu, que, bientôt, je te dise
En des chants inspirés qui consolent l'Église :
Protège mon présent, garde mon avenir,
Et, pour que dans mes vers toujours je sache unir
La Foi prudente avec la poésie ailée,
Préside à mes travaux, Sagesse immaculée.

A SAINT MICHEL ARCHANGE

Terrible Capitaine aux batailles du Ciel,
Je voudrais, en des vers résonnants et suaves,
Te chanter dans la gloire où tu vis, Michaël.

Un seul de tes regards tient les Démons esclaves
Et leur Prince, en grinçant, songe au combat lointain,
Où tu le terrassas avec tes Anges braves.

Oui, le premier des fils de l'éternel Matin,
Qui visitent parfois nos dolentes vallées,
Aussi prompt que l'éclair tu frappas le Hautain!

On entendit gémir les plaines constellées ;
Et les gouffres d'En-Haut furent émus longtemps
D'un retentissement d'angéliques mêlées.

Les ascètes pâlis, les chastes habitants
Du désert, où s'enfuit l'Humilité sublime,
Dans leurs tentations l'appellent haletants.

Et toi, connaissant bien quel Impur les opprime,
Pour qu'il retombe au fond de l'abyssale nuit,
Tu descends tout à coup du glorieux Abîme.

Autant que le soleil ta jeune face luit ;
Tes bras sont éclatants d'adolescence pure ;
Un parfum d'ambroisie immortelle te suit.

C'est d'un or inconnu qu'est faite ton armure ;
Tes ailes, dans l'azur battent, et, dans ta main,
Trempée au feu céleste, une lance fulgure !

Tu changeas, la touchant d'un glaive surhumain,
En guerrière sans peur la pastourelle Jeanne,
Qui t'aperçut toujours au bord de son chemin...

Que sur nous, Michaël, ton influence plane.
Renverse les desseins des mécréants, si Dieu
Se souvient de la France et s'il ne la condamne,

Car elle a mal gardé son magnanime vœu,
Aux pieds du Seigneur Christ, dont la poitrine ouverte,
Fait ruisseler sur nous la tendresse et le feu...

C'est toi que les Martyrs, de qui la vie offerte
S'écoule avec leur sang aux luttes de la Foi,
Aperçoivent, tendant la palme à jamais verte.

Le blanc Vieillard de Rome est défendu par toi :
Archange Michaël, toujours ta vigilance
Demeure armée, au seuil de la divine Loi.

Ah ! quand viendra la mort nous faire violence,
Écarte de nos fronts les épouvantements,
Par l'épée invincible ou l'infrangible lance.

Et tous, après l'angoisse et les justes tourments,
Conduis-nous, au sortir de la prison de flamme,
Vers Celui devant qui tremblent les firmaments.

Et pour moi, Michaël, demande que mon âm
Soit toujours plus vibrante au nom de Jésus-Christ ;
Que j'annonce les cieux promis, que je les clame !

Et que j'aille, embrasé du zèle de l'Esprit,
Menaçant les pervers de l'implacable verge,
Détestant comme toi tout ce que Dieu proscrit,

Impérieux Archange, au visage de vierge.

Rome, 1886.

SOUS UN TABLEAU DE SAINT BENOIT

Le visage éclairé par des prunelles d'aigle ;
En un silence auguste et comme égyptien,
Portant sur tes genoux l'irréfragable Règle ;

Bénissant d'une main rigide, sans que rien
Dérange dans ses plis ta grande serge obscure ;
Assis mystiquement sur un fond d'or ancien,

Tu saisis l'Avenir que, d'avance, inaugure
La vision présente à ton regard savant,
Patriarche voilé, solennelle figure !

Dans ses hauteurs l'Esprit t'a retiré vivant ;
Et, ne respirant plus pour les choses mortelles,
Qui sont misère et nuit, qui sont poussière et vent !

Autour de toi sentant passer les souffles d'ailes
Des farouches Chérubs, tout couverts d'yeux ardents,
Épris d'aller où sont leurs Légions fidèles.

Loi des Contemplateurs, Guide des pénitents,
Tu suis le cours des flots épanchés de ton urne,
Aux lointains horizons de l'Espace et du Temps,

Miséricordieux, sévère et taciturne.

AU SEUIL DIVIN

O pauvre conquérant, de qui l'orgueil abdique :
C'est d'un rêve déçu, c'est d'un espoir tombé,
Que tu portes sur toi le poids mélancolique,
Marchant ainsi, ce soir, en silence, et courbé.

Hier, les horizons de la menteuse vie
Avaient pour ton désir l'appât de l'inconnu.
Tu rêvais d'être une âme, ici-bas assouvie :
Tu partis !... maintenant te voilà revenu.

Comme le voyageur qui n'a trouvé que sables :
Chercheur d'ivresses, cœur amèrement puni
Pour avoir trop aimé les beautés périssables,
Tu sais quelle tristesse est au fond du fini.

Tu vois qu'il faut mourir aux erreurs infécondes ;
Et que, pour t'apaiser, tu traînerais en vain,
A travers tout l'espace, et de mondes en mondes,
L'ardent gémissement de ton grand vide humain.

Laisse-toi pénétrer par ces ombres sereines :
Ne sois plus ce passant qui va, le cœur plaintif.
Savoure la douceur d'avoir brisé tes chaînes,
Toi qui te croyais libre, et qui vivais captif.

Le vent mystérieux, étouffant son murmure,
Le vent calme, venu du firmament profond,
Est comme le baiser de l'immensité pure,
Qui, pour te rassurer, se pose sur ton front.

Tu connaîtras l'attrait de la Beauté suprême.
Tais-toi, ferme les yeux, prête l'oreille, entends :
Voici le Dieu caché, qui te parle en toi-même,
Voici la grande Paix, qui t'appelle, au dedans.

CHANT DE MOINES

Un pâlissant rayon erre le long du cloître,
Et le déclin du jour est infiniment doux.
Oh ! tandis qu'ici-bas meurt la lumière, en nous
Puisse, puisse, mon Dieu, votre lumière croître !

Soleil qui rayonnez sans soir et sans hiver,
Nous délivrant du mal aux obscures étreintes,
Faites en nous mûrir toutes les œuvres saintes ;
Purifiez, Seigneur, notre âme et notre chair.

Que nulle herbe mauvaise ou stérile n'abonde
En cette âme, que livre à vous un triple vœu.
Retranchez par le fer, consumez par le feu
Ce qui nous reste encor des lâchetés du monde,

Afin que nous soyons des moines pénitents,
Mais joyeux, sous le deuil de nos longs scapulaires;
Et que nous observions les Règles séculaires,
Avec une ferveur digne des anciens temps.

Ainsi, quand notre vie atteindra son automne,
Nous pourrons espérer le fruit de nos travaux
Et léguer notre exemple à des moines nouveaux,
Qui voudront s'élancer vers la même couronne.

A UNE CARMÉLITE

Le seuil mélancolique, enfin, s'est refermé !
Et tu peux contempler, d'un long regard d'épouse,
Pâle sur une Croix, l'Époux, le Bien-Aimé,
Qui, de ton âme forte, et si douce, charmé,
Fera peser sur toi sa tendresse jalouse.

D'un fervent, d'un vivace amour tu l'aimeras,
Et quand, pour t'exercer par de terribles feintes,
Il semblera s'enfuir à jamais de tes bras,
Vers ton cœur nuptial tu le ramèneras
Par l'héroïque attrait des patiences saintes.

Il te l'a dit Lui-même : et tu n'as pas frémi !
Il te demandera de ton sang pour les crimes,
Dont l'enivrement lourd tient le monde endormi.
Il te faudra répondre aux désirs de l'Ami,
Qui, Victime, avec Lui ne veut que des victimes.

Afin que le Ciel trouve où décharger ses coups,
Tu seras une hostie aimante et volontaire,
Une vivante cible offerte à ses courroux.
Entends tous les pécheurs te crier : sauve-nous !
Et tombe dans la nuit, la face contre terre.

Lutte, lutte avec Dieu mystérieusement,
Pour que ton siècle soit lavé de ses folies,
Pour changer en pardon l'horreur du châtiment.
Deviens un autre Christ et, sans tressaillement,
Bois, le regard au ciel, d'épouvantables lies.

Mais, ivre du vin fort de l'abnégation,
D'abord, Fille du cloître, aime ta Règle dure ;
Et, comme au jour sacré de ta Profession,
En pensant à l'éclat de la sainte Sion,
Sens ton cœur s'embraser sous la robe de bure.

Exulte sous le poids des austères devoirs.
Chéris l'isolement dans l'étroite cellule,
Le petit jardin clos, les blancs et sourds parloirs.
Glisse, telle une morte, à travers ces couloirs,
Où le clair midi même est comme un crépuscule.

Reviens, les pieds glacés, des matines d'hiver,
Taciturne parmi toutes ces taciturnes
Dont les reins sont serrés d'une chaîne de fer ;
Et lève-toi, la Croix à la main, si l'Enfer
Voulait t'épouvanter de ses terreurs nocturnes.

Et, même dans l'ardeur des plus mornes étés,
Alors que le dégoût te fait la bouche amère
Dans les tentations, dans les aridités,
Conserve le secret des candides gaîtés,
Ainsi que le voulait ta bienheureuse Mère.

Puis un jour, t'élançant hors des stalles du chœur,
Palpite à l'avant-goût de l'éternelle Vie :
Que l'immortel Amour fonde sur toi vainqueur ;
Que ton visage soit de flamme, que ton cœur,
Comme une cire, au feu d'en-haut se liquéfie.

Ainsi que dans une anse où se pressent les flots,
Laisse en toi déborder le grand Dieu qui t'assaille !
Les yeux, devant l'éclat qui l'environne, clos,
Souris, le sein gonflé de sublimes sanglots,
Et, d'une défaillance adorable, défaille.

Ou, vers les fulgurants abîmes de splendeur
Qui creusent devant toi leur gloire illimitée,
Dresse-toi brusquement, de toute ta hauteur ;
Et, dans l'air répandant une extatique odeur,
Sois vers le vrai Soleil avec fougue emportée !

Et puis, tranquillement, retourne à l'humble effort :
Après tant de grandeur trouve-toi plus petite.
Boucle autour de ta chair le cilice qui mord ;
Dis amoureusement : la souffrance ou la mort !
Sois celle qui combat sans trêve et qui mérite.

D'une corde aux nœuds lourds serre et meurtris ton flanc
Et, pour l'éternité, que ton âme fleurisse
Comme une belle rose ardente au cœur sanglant,
Au sommet du Carmel solitaire et brûlant,
Vierge thérésienne, ô Renonciatrice.

LES EXILÉES

Hier, en parcourant les cités populeuses,
Le voyageur pieux trouvait presque toujours
Quelque chapelle étroite, où brûlaient des veilleuses,
Près d'un couvent, aux murs silencieux et sourds.

En entrant il craignait d'éveiller trop les dalles :
Et, dans l'obscurité, vers le Saint Sacrement,
Voici qu'il entendait le chœur des voix claustrales
Sur un rythme alangui soupirer tendrement.

C'était vous qui chantiez, ô Sœurs Visitandines.
Votre plainte montait et mourait tour à tour,
Comme une expression des délices divines
Qu'à ses Amantes fait goûter le pur Amour.

Et, votre mélodie évoquant vos images,
A travers le rideau, dont vos traits sont voilés,
Le pèlerin croyait deviner des visages,
Pleins d'une paix ardente, et presque auréolés

Ah ! sens qu'on a domptés avec tout leur tumulte;
Esprit rassasié si la chair est à jeun ;
Étreintes de la Grâce, à la visite occulte;
Recherche de l'Époux, qu'on suit à son parfum !

Jours et mois déroulant leur régulière trame ;
Devoir toujours pareil et toujours accepté;
Calme des mouvements, égalité de l'âme,
Qui porte la souffrance avec tranquillité.

Corridors parcourus, cellule qu'on habite,
Dans le contentement d'un sacrifice obscur
Et qui n'a, pour charmer son humble Sulamite,
Qu'un crucifix d'ivoire et qu'une image au mur.

Et d'amabilité, de simplicité pleines,
Dans vos jardins, alors que mai joyeux éclôt,
Ces récréations vraiment salésiennes,
Où l'âme s'égayait, mais sans s'épancher trop !

Ainsi, tout occupés de la divine gloire,
Car vous saviez le prix indicible du temps,
Sous la guimpe rigide et sous la serge noire,
Dans l'ordre et dans la paix s'écoulaient vos instants.

Mon souvenir vous cherche et ne saurait se taire.
Dès l'aube de ma vie, aux lointaines candeurs,
Par un charme profond, qui n'est point de la terre,
Vers Dieu, sans le savoir, vous m'attiriez, ô Sœurs.

Votre voix a calmé ma juvénile fièvre :
Souvent je suis venu dans l'ombre l'écouter.
Plus tard ma main tendit l'hostie à votre lèvre ;
Et je voudrais encor vous entendre chanter.

Mais, où vous retrouver, ô colombes proscrites ?
L'Impie, à tous les vents a jeté vos essaims :
Le temps semble arrivé des ténèbres prédites ;
La Bête est déchaînée et fait la guerre aux Saints...

Je me tourne vers vous, ô nos Sœurs exilées,
Et, qu'il ait de brumeux ou de clairs horizons,
Je bénis le pays où vous êtes allées
Chercher la liberté de vos chères prisons.

Ah ! n'y sentez-vous pas les regrets catholiques
Venir à flots, du fond de notre deuil muet,
O Vierges, aux douceurs un peu mélancoliques,
Qu'aimèrent saint Vincent de Paul et Bossuet ?

En attendant qu'un jour libérateur se lève,
Conservez, dans vos cœurs plus purs que le cristal,
L'esprit du bienheureux évêque de Genève,
Avec l'austérité de Jeanne de Chantal.

Obtenez-nous d'En-Haut cette ferme espérance :
Aimant nos ennemis, vous immolant pour eux,
Que vous nous reviendrez dans ce pays de France,
Qui, malgré tant d'écarts, demeure généreux.

Portez devant l'autel votre face enflammée,
Couchez-vous sur la Croix plus que par le passé,
Gardez soigneusement votre lampe allumée,
Soyez un holocauste au Cœur qui fut percé.

Demandez, demandez qu'il surgisse une race
Où l'Amour éternel ait de plus vrais amants;
Et, les bras étendus, pour qu'il nous fasse grâce,
Poursuivez votre Époux de vos gémissements !

NUIT SUR LES ÉCRITURES

La colline a sombré dans l'horreur solitaire,
Et la Nature a pris une noire beauté :
La lune, à l'éclatant et terrible mystère,
Ne montre pas ce soir sa face d'Astarté.

Mais, comme des regards jetés par d'autres mondes
Vers ce vieux monde, où l'homme a son précaire abri,
Des scintillations vivantes et profondes
Fourmillent dans la paix de l'éther assombri.

Je suis seul : et ma lampe a ses deux flammes dro
Quelque chose est dans l'air, dont je sens la frayeur ;
De mon humanité les limites étroites
S'effacent : je verrai de ta gloire, Seigneur !

Sous mes doigts les feuillets se tournent, des Saints Liv
Voici flotter l'odeur des vignes d'Engaddi...
Les hommes d'aujourd'hui, de ténèbres sont ivres :
Faisons-les ressurgir vers l'éternel midi !

Il plane autour de moi d'invisibles présences.
Je vous appelle, ô Dieu, de mon ardent poumon :
Donnez-moi, contemplant les séraphiques danses,
Les éblouissements des nuits de Salomon...

Ah ! que m'apportez-vous, mon Épouse, Sagesse ?
Je suis lourd de tristesse et de ressouvenirs...
Faites-moi savourer, ma divine maîtresse,
Votre beauté céleste et vos saints élixirs

Montrez-moi l'origine éternelle des Êtres,
Les cycles jaillissant du Verbe, d'un élan;
La pullulation d'innombrables Ancêtres,
Des flancs de l'Ève immense et de l'immense Adam.

Qu'en esprit je m'unisse aux premiers Patriarches,
Levant leurs bras dans les minuits Iduméens;
Autour de l'Arche en feu que je suive les marches
De Moïse, et du peuple abrité sous ses mains.

M'auréolant d'éclairs que je me mêle aux trombes
Du Sinaï terrible, annonçant le Thabor;
Extase de mon Dieu, que devant moi tu tombes
Sur David, au milieu des candélabres d'or.

Et dites-moi surtout ce que l'Ecclésiaste,
Le Prince de la Paix, Seigneur, a fait tenir
D'oracles fulgurants dans ce Cantique chaste,
Où ses yeux de colombe embrassaient l'avenir.

— La nuit silencieuse absorbe mes paroles...
O Seigneur, vous tentez, peut-être, votre Roi...
Il s'en ira demain, riche de paraboles,
Par vous-même investi, sacré de votre effroi.

Apocalypse large, ô gouffres johanniques,
Ouvrez-vous, rayonnez pour lui, divin séjour,
Anges, revêtez-le de vos blanches tuniques,
Archanges, mitrez-le de splendeur et d'amour !

Vous lui ferez des traits brûlants et diaphanes.
Il entrera nimbé dans les temples : mais vous,
Si l'Épouse l'attend dans vos profonds arcanes,
A travers Lui, Seigneur, vous resterez l'Époux.

Promenez son esprit dans les similitudes,
Qu'il vous élève un jour l'autel sur les hauts Lieux,
Qu'il vous suive parmi toutes vos solitudes,
En courbant devant vous, Dieu vivant, tous les Dieux.

Oui, répandez sur lui mille cornes, du baume
Dont l'or liquide et doux nous vient des oliviers;
Qu'il soit un constructeur de l'immortel Royaume;
Que la haine et le mal s'éteignent à ses pieds!

Que même les méchants implorent sa prière!
Que, mêlant à l'ardeur des roses la candeur
Des lys, parlant avec des gestes de lumière,
Il soit l'harmonieux Réconciliateur...

Tel je rêve, égaré dans vos sacrés abîmes.
Et, me sentant grandir parfois immensément,
Je reconquiers, guerrier aux victoires opimes,
Les mystères cachés dès le commencement.

Et, plein du grand passé, plein des choses future
Entre ma calme lampe et tout le ciel qui luit,
Sans pouvoir détacher mes yeux des Écritures,
Je laisse avec lenteur se consumer la nuit.

PRÆCONIUM PASCHALE

Le temps est revenu de nos fêtes sereines :
Voici finir les jours de désolation.
Que l'on n'entende plus, en lamentables thrènes,
Gémir l'opprobre de Sion.

Relevez-vous, ô fronts prostrés dans la poussière ;
Retrouvez des élans joyeux, cœurs pénitents.
Voyez, tout se ranime et rit dans la lumière :
C'est la vie et c'est le printemps.

Avril, l'ardent avril étreint la terre éprise,
Et, tandis qu'au zénith monte l'astre vermeil,
Le cycle de la vieille et toujours jeune Église
Nous ramène le vrai Soleil.

Que les purs chants latins s'exaltent à sa gloire :
Et, pour le figurer surgissant du tombeau,
Sous ta riche tunique, et d'un air de victoire,
O Diacre, lève ton flambeau !

Annonce que, demain, le Fort, le Pacifique
Les fera ruisseler nos larmes de bonheur...
La clarté brille enfin de ce jour, magnifique
Entre les fastes du Seigneur.

Le pontife joyeux, que la foule contemple,
Saint vieillard qui verra d'autres Pâques encor,
En des vapeurs d'encens, vers l'abside du temple,
Trône dans ses vêtements d'or.

Le peuple est ressaisi par l'esprit des ancêtres,
Plus d'un homme incliné frémit comme un enfant ;
La voix de l'orgue éclate, et tout le chœur des prêtres
Acclame le Christ triomphant.

Salut à ce Héros de la sainte Louange !
C'est lui que le Prophète, au fond des temps montra,
Pareil au vendangeur, rouge de sa vendange,
Qui vient d'Édom et de Bosra.

Lui qui nous a lavés de l'antique anathème,
Dans les généreux flots de son sang répandu ;
Et qui voulut pour nous, en l'achetant Lui-même,
Rouvrir plus beau le Ciel perdu.

Voyez-la resplendir la Victime pascale :
Prémices de ceux-là qui seront couronnés.
Tout son sang lui devient une pourpre royale,
Devant les Anges prosternés.

Il exulte, l'Agneau, dans sa vigueur divine
Son règne commencé n'aura pas de déclin :
C'est le Vainqueur, qui porte, ouvert sur sa poitrine,
Le Livre, aux sceaux brisés enfin !....

Mais le temps est rapide, et la dernière antienne
S'éteint avec le jour, qui commence à pâlir.
Il meurt... Ah ! que, du moins, notre vie en retienne
Le reflet, pour s'en embellir.

Bien morts, avec le Christ, à tout ce qui nous souille,
Sentant l'homme nouveau tressaillir dans nos cœurs,
Ne la reprenons pas notre vieille dépouille,
De ce monde, et de nous, vainqueurs.

Sourions à l'espoir de notre récompense,
Et qu'à nos fronts rayonne une telle clarté,
Qu'il semble que pour nous, dès ici-bas, commence
La Pâque de l'Éternité.

ASCENSION

Puisque, vainqueur du monde et vainqueur de l'Enfer,
Après la mort atroce et l'infâme huée,
Sous vos blancs vêtements, brillants comme l'éclair,
Vous avez fui dans la nuée.

Puisque, pour demeurer le soleil des parvis,
Où l'ardent Séraphin se voile de son aile,
Il est vrai, mon Sauveur, que vous êtes assis
Dans la Sion sempiternelle.

Et puisque les Élus, parmi de clairs accords,
Vers le Trône pressant leurs foules adorantes,
Y verront luire, avec de bienheureux transports,
Vos cinq Blessures fulgurantes !

Mon Dieu, que peut nous être encor, sinon l'exil,
Cette terre, pour nous toujours ingrate et nue :
Et, dans ce grand désert désolé, que faut-il,
Sinon espérer votre vue ?

Vivre d'amour, les yeux tournés vers l'Orient,
Où vous reparaîtrez dans une gloire immense :
Être une âme vouée au silence et priant,
Être un cœur fervent qui s'élance.

Un cœur brûlant, un cœur fort, virginal et doux,
A qui tout ici-bas paraît vaine fumée,
Et qui, de sa prison douloureuse, vers Vous
Fait monter sa plainte enflammée.

ABSOUTE

Ah ! soirs vibrants, et quelle ardente ivresse en nous
Un Sage dominait ce chœur d'aèdes fous...
Nous regardions briller sa lointaine fenêtre :
Et lui, veillant de loin sur nos batailles, Maître
Stéphane Mallarmé, pacifique, aux doux yeux,
Transmutait toute chose en or mystérieux.
Seul, une main pensive appuyée à sa tempe,
Aux lueurs qu'épandait magiquement sa lampe,
Ou prodiguant pour nous, en jeux aériens,
Son esprit délicat, dans ces chers entretiens

Dont nos âmes seront à jamais obsédées,
Il marquait, d'un doigt pur, la courbe des Idées.

Avec lui nous t'aimions, Paul Verlaine, versant,
Martyr des passions, ton lamentable sang,
Puis, la chair fatiguée et l'âme anéantie,
T'en allant demander sa vigueur à l'Hostie.
Elle te relevait : tu retombais encor,
Mais pour te redresser vers le ciboire d'or !
Tu fus malade... Hélas ! plus ou moins nous le sommes
Tous, dans cette cité misérable des hommes.
Qui donc autour de nous, et pour trop d'abandon,
N'a pas à souhaiter quelque divin pardon ?
D'un compagnon d'antan reçois ici l'Absoute...
Oui, que la paix céleste, en toi pénètre toute,
Et que tu puisses, clair, et tes vains désirs morts,
Aimer du grand Amour, sans terme et sans remords

MÉDITATION ROMAINE

A Joseph Parnin.

Oh ! s'égarer tout seul par la Voie Appienne,
Plein de mélancolie ou de recueillement,
Et, des mortes splendeurs de la Rome païenne,
A la chrétienne aller, comme insensiblement.

Surtout lorsque le soir va les teinter de rose,
Contempler ces champs nus, au vide interminé,
Que, par instants, domine un profil grandiose
D'aqueduc, à la fois solide et ruiné.

Seul toujours, aspirer sous la sublime flamme
Des blancs étés, qui font poudroyer les chemins,
Afin de se grandir héroïquement l'âme,
La tristesse et la paix des horizons romains.

Ou, penché vers le Tibre, aux eaux lourdes et fauves,
Évoquer ces longs jours d'histoire qu'il a vus
Fuir, après les Catons et les Scipions chauves,
Sans en garder pour nous, même un reflet confus.

Sol à jamais sacré, qui n'est fait que de tombes,
Labyrinthes massifs du profond Palatin,
Arcs triomphaux, dressés après les hécatombes
Des peuples que la Ville immole à son destin.

Obélisques sur qui le Temps brisa ses griffes
Et que la Croix surmonte, elle invincible à tout ;
Basiliques, fonds d'or, monuments des Pontifes,
Qui méditent assis ou bénissent debout !

De ces choses trouver la secrète harmonie,
La recueillir, malgré la rumeur des passants ;
S'agenouiller dans quelque antique Diaconie,
Où traînent des odeurs de cires et d'encens.

Par les mourants juillets, du haut du Janicule,
Alors que le soleil décroît sur les gazons,
Suivre d'un long regard cette lueur qui brûle
Aux dômes éloignés, aux vitres des maisons.

Escorté, pas à pas, par des Ombres illustres,
Fuyant partout les bruits profanes et grossiers,
Longuement s'accouder sur l'appui des balustres,
Ou marcher, seul encore, à travers les sentiers.

Et, dans son cœur roulant ce que l'auguste Rome
Y verse de noblesse et de détachement,
Méditant la grandeur avec le rien de l'homme,
Qui sont ici venus s'inscrire également,

Tandis que le couchant fait flamber sa fournaise,
Qui s'éteindra bientôt au fond du ciel pâli,
Voir se dorer là-bas, tes pins, Villa Borghèse,
Ou s'empourprer les tiens, ô Villa Pamphili.

ENCORE POUR L'AUTOMNE

A Pierre Quillard.

Alors qu'il vient à nous : quand sa douceur éclaire
Les bois, d'où fuit l'Été, sylvain au fauve cri,
Après vous, ô lueurs du grand temple stellaire,
C'est l'Automne surtout que j'ai toujours chéri.

Mais je dois plus aimer encor tout ce que j'aime :
Car, s'emparant d'un cœur, où le chant se taira,
Bientôt, hélas ! bientôt, mon automne à moi-même,
Sans me dorer le front, sévèrement viendra...

J'irai donc, ressaisi par la grâce poignante
D'octobre, où le cristal des cieux s'approfondit :
Et je le chanterai son charme qui me hante
Oubliant que, déjà, mes stances l'ont redit.

Comme des flots jaillis d'une source profonde,
Sentant mes pleurs d'extase avec lenteur couler,
Je remplirai mes yeux de la beauté du monde
En regardant les jours lumineux s'en aller.

Oui, ce sera ma haute et ma suprême joie :
Aspirant tout le calme épars sous l'horizon,
De me faire, tandis que la forêt rougeoie,
Une âme de splendeur, en l'arrière-saison.

Avec la majesté des visions antiques,
Puisse dans ce vallon, au gazon d'or fané,
Un chœur d'Espoirs sacrés et de Pensers rythmiques
Glisser pour moi sur l'or du grand astre incliné.

Et quand viendra la nuit mélancolique, où passe
Un vent, qui sent déjà l'hiver aux soirs cruels,
Que mon regard, épris de tes soleils, espace,
Cherche encore, là-haut, leurs foyers immortels.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

CHANTS D'OMBRIE ET DE TOSCANE

AU PRINTEMPS D'ASSISE 7
PRÈS DU CLOÎTRE 9
SAINT FRANÇOIS A LA CIGALE 11
AU LAC DE TRASIMÈNE. 15
ASSISIUM 17
LE VENT DANS LA NUIT 21
JOUR DE PLUIE 24
LA LAMPE 26
VERS DORÉS 31
L'HEURE SACRÉE. 33
DISTIQUES A NOVEMBRE 37
A MARIANO FALCINELLI 42
A BINO BINAZZI 43
FIN D'AUTOMNE 45
A CHARLES GUÉRIN 47
STANCES A LA TOSCANE 52
PRIMAVERA 57

A ADOLFO DE BOSIS. 60
JEUNES OMBRES. 63
MATIN D'OCTOBRE 65
CARMEN PLATONICUM 67
CYPRÈS. 69
JULIÆ VALENTIÆ AUGUSTÆ 71
AUX AÏEUX D'IRLANDE. 76

ÉPIGRAMMES

I-II 85
POUR UNE PORTE DE BIBLIOTHÈQUE 86

ORPHICA

Puisqu'il fallait un guide à sa pensée ardente.... 89
II. *La clarté du printemps frémit dans les feuillages*.... 91
III. *Toi que je mène à la lumière*.... 94
IV. *Fait pour laisser un jour une durable trace*... 97
V. *Ami, c'est la charmante et la molle saison*... 102
VI. *Tu crains d'être de ceux qui, dans la fleur de l'âge*.... 104
VII. *Ce jour a des tiédeurs qu'on dirait aprilines*... 106
VIII. *O toi qui m'apparus sous de limpides cieux*... 108
IX. *Si de vagues accords, dans ton âme bruissent*... 111
X. *L'Amitié dans ce monde apporte tous les biens*.... 113

XI. *C'est toi que je voudrais, toi mon fils, toi mon frère* 115
XII. ULTIMA VERBA 117
XIII. DERNIER CHANT D'ORPHÉE 125

ÉLÉGIES CHRÉTIENNES

IN OBITUM CAMILLÆ 137
A L'ENFANT SIMPLICIUS 139
POUR DES ÉPOUX 141
POUR UNE SAINTE VEUVE 143
POUR UN ÉVÊQUE MARTYR 145
A SAINT ÉPHREM. 146

MÉDITATIONS ET CANTIQUES

VIRGINI MATRI 153
A SAINT MICHEL ARCHANGE 155
SOUS UN TABLEAU DE SAINT BENOÎT 159
AU SEUIL DIVIN 161
CHANT DE MOINES 164
A UNE CARMÉLITE 166
LES EXILÉES 170
NUIT SUR LES ÉCRITURES. 175
PRÆCONIUM PASCHALE. 180
ASCENSION. 184
ABSOUTE 186
MÉDITATION ROMAINE. 188
ENCORE POUR L'AUTOMNE. 192

743040

Le Cardonnel, L.

Carmina sacra.

PQ
2623
.E32
C3-
c.2